

M. HEINS & A. HEINS

EN
ARDENNES

NOTES ET IMPRESSIONS

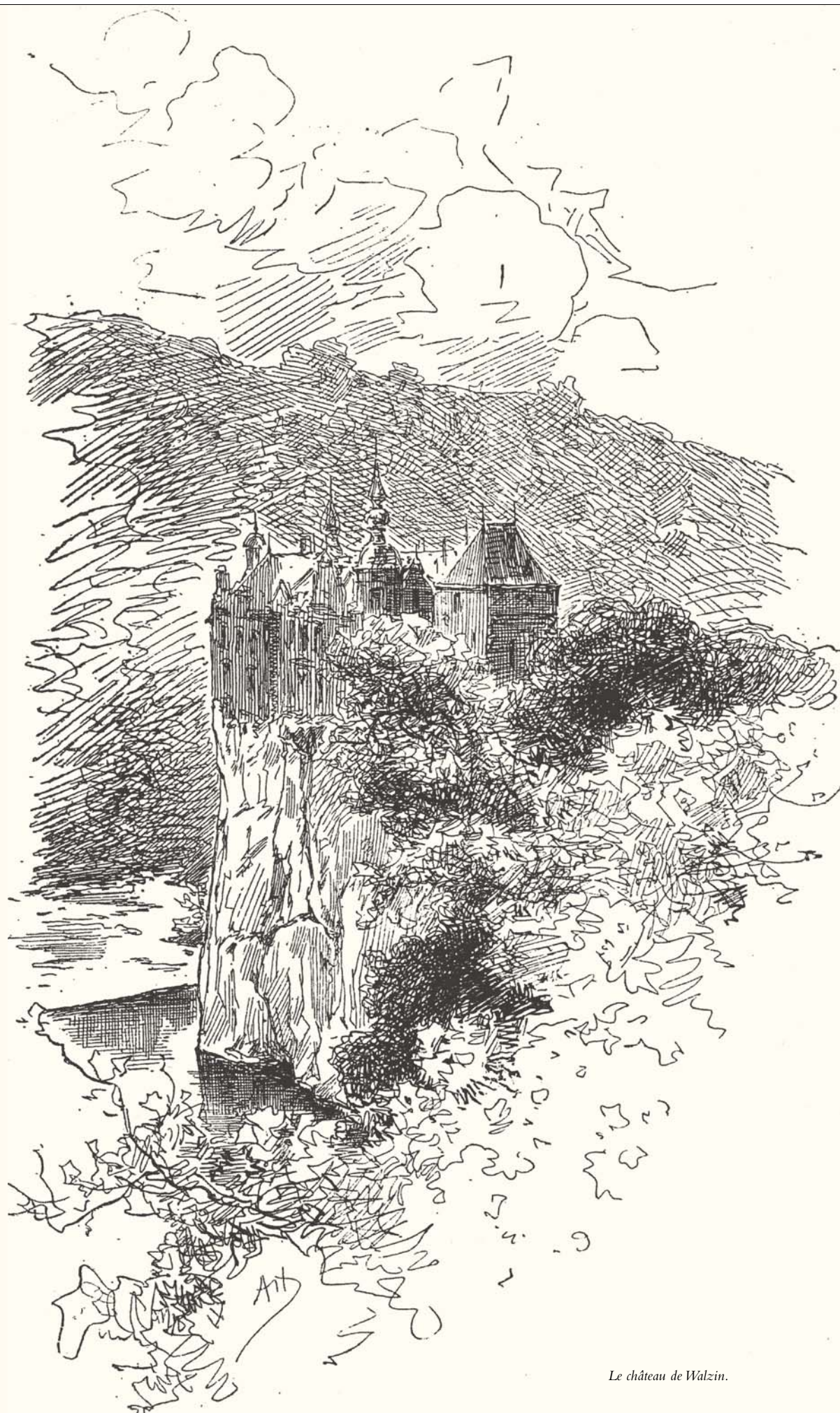
CROQUIS D'APRÈS NATURE



GAND
LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE AD. HOSTE, ÉDITEUR

47, RUE DES CHAMPS, 47

1890



Le château de Walzin.

Quatre heures et demie de traversée à toute vapeur.

Nous passions des plaines de la Flandre, au cœur même de la région ardennaise.

Nous avons vu défiler tour à tour les horizons verdoyants, festonnés d'arbres, de la vallée de l'Escaut, les houblonnières hérissées du pays d'Alost, les moutonnants côtes brabançons, les gorges sauvages de la forêt de Soignes, les plateaux luxuriants de la Hesbaye.

Quand nous atteignîmes les sommets du Condroz, la nuit tombait, assombrissant la terre et le ciel, exagérant les silhouettes du paysage, comme pour nous donner une impression première du charme particulier de la contrée nouvelle que nous allions parcourir.

ROCHEFORT

Nous ne vîmes des Ardennes, ce soir-là, que ces contours vagues et, comme il faisait nuit noire quand nous débarquâmes à Rochefort, nous cherchâmes, tout d'abord, une auberge hospitalière.

Encombrement partout..., cela va sans dire.

On était en pleine saison!

Mais, dans ces villégiatures d'Ardenne, la population toute entière prête volontiers ses bons offices aux hôtelleries regorgeant de touristes, et toutes les chambres disponibles dans l'agglomération deviennent rapidement des «succursales».

Rochefort nous attirait parce qu'il est au centre même des merveilles qui amènent l'étranger chez nous. Nous voulons parler des merveilles mystérieuses que l'on doit aller contempler au cœur du sol. Celles de la grotte de Han, en un mot.

Et dès l'aube, le lendemain, l'omnibus, bondé de monde, nous emportait vers le village dont le nom est universellement connu.

LA GROTTE DE HAN

Une heure de course le long de la vallée de la Lomme, sur une route bordée de sapins, au flanc de la montagne escarpée ou boisée; les prairies, les champs et le lit de la rivière en contrebas, les montagnes et les horizons de la Lesse, dans le fond...

Voyage pittoresque, où l'on voit les sommets du Condroz et de la Famenne se succéder dans les lointains bleus. On se dit les noms des villages dont les clochers apparaissent tour à tour: Ciergnon et le château royal, Eprave, Lessive... Puis, brusquement, après le passage devant le rocher crayeux d'Eprave, au coude de la route, descente dans la vallée de la Lesse, où le village de Han fait un amoncellement de toits d'ardoises violettes autour du clocher.

Le char-à-bancs roule rapidement et nous voici bientôt à destination. On saute de voiture au milieu d'une foule mêlée, d'Anglais, de Français, d'Allemands, de Hollandais et de... Belges déjà arrivés de toutes parts, et l'on s'en va, pédestrement, en attendant les guides, par le chemin qui monte à la grotte.

Une côte à gravir et à redescendre, le sentier passant entre des prairies humides, et des champs bordés de mûriers sauvages. A droite, le massif fortement boisé, espèce de cône sous lequel s'est creusée l'excavation que l'on vient voir de loin.

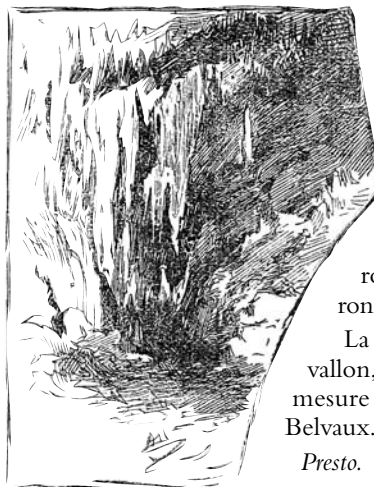
LA GROTTE DE HAN

Cette descente dans la terre fait une impression unique: cette symphonie, aux proportions grandioses, élève l'esprit aux sensations et aux harmonies les plus sublimes.

INTRODUCTION

Allegro.

Au sortir du hameau de Belvaux, la Lesse coule joyeusement dans le vallon étroit. Le taillis qui ombrage les bords est impénétrable et les plantes sauvages y font comme un réseau autour des jeunes branches.



Stalactites et stalagmites.

Des monts élevés couverts de forêts, noires de sapins, découpent leur silhouette sur le ciel bleu. Des éclaircies et des déchirures dans l'épaisseur du feuillage montrent, ça et là, à nu, la roche qui forme la montagne, la roche aux plaques grises rongées du temps.

La rivière coule à travers le vallon, et son cours s'accélère à mesure qu'elle s'éloigne de Belvaux.

Presto.

Le vallon se rétrécit et ne forme plus qu'un entonnoir où l'eau murmure. Au fond, celle-ci se ride de plus en plus au contact des feuilles qui pendent des branches et des herbes qui se penchent sur ses bords.

Les cailloux égarés dans son lit causent des remous, et de légers tourbillons témoignent de la vitesse du flot.

Prestissimo.

Le mouvement s'accroît... L'eau roule, balayant les obstacles légers, secouant les branches, repliant les herbes et remuant le limon. Le murmure se change en un bruissement qui s'enfle sous le dôme des feuilles.

Impetuoso.

Puis tout à coup, en un brusque détour, c'est un torrent. Il se précipite le long d'un rempart de rochers qu'il creuse à la base.

Deux arcades énormes soutenues par une colonne de granit brut qui s'incline et semble devoir tomber, sont découpées dans le flanc de la montagne et le massif tout entier paraît prêt à s'écrouler sur l'ennemi qui le mine.

Fortissimo.

Le torrent entre en furie. Des blocs monstrueux, tombés de la voûte, n'arrêtent point son élan, mais l'animent de colère. L'eau s'élance, glisse, jaillit, retombe et toujours descend vers le gouffre qui l'attire.

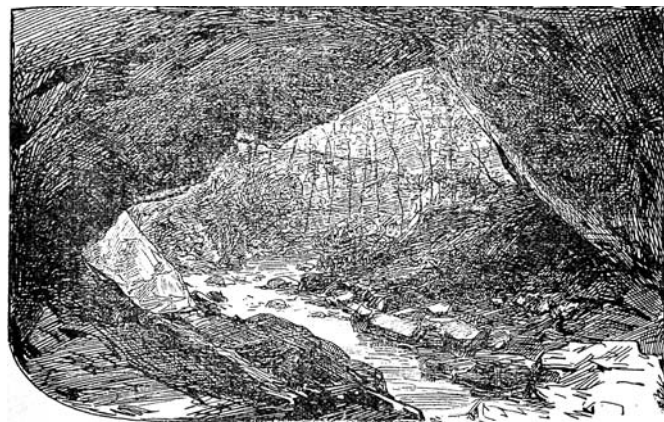
Au fond de la voûte, où la lumière du jour s'éteint, le lit du courant se dérobe sous lui, et le flot tout entier disparaît, écumant et mugissant dans le noir insondable!

ADAGIO

Allegro.

L'on quitte à regret cet émouvant spectacle; mais on a le pressentiment que la montagne recèle des tableaux plus grandioses encore. Et l'on suit, tout curieux, le sentier couvert qui longe la pente boisée du massif.

C'est un entrelacement de branches feuillées où le soleil



Grotte de Han.

perce de rares rayons. Le chemin, rocailleux, est humide, perpétuellement.

Parfois le taillis s'ouvre sur le décor du vallon. Les montagnes découpent sur le ciel leurs cîmes, dans les lointains. Au bas, à l'endroit où la rivière coulait jadis — tout jadis, avant qu'un cataclysme ne lui ouvrît les antres de la terre —, dans le fond du vallon, des champs s'étalent où le laboureur bêche, traçant des sillons alignés dans le limon fertile.

Le sentier monte et descend.

Par places, le roc est à nu. Voici l'ancienne sortie de la grotte, le trou d'Enfaule et, plus loin, sur une terrasse, l'entrée actuelle, le trou au salpêtre.

Le guide qui nous mènera dans cet inconnu attirant est au seuil. Il dit le boniment banal répété mille et mille fois depuis les trente-deux ans qu'il fait ce métier...

Allegretto.

Tandis qu'il parle, dans le fond du couloir où l'on pénétrera, des lumières scintillent, groupées.

Cela papillote et fait l'effet de vers luisants qui illuminent la nuit.

En y regardant mieux, on distingue des êtres accroupis auprès des flammes; et, l'imagination aidant — car l'on est préparé à toutes les féeries —, on croit voir des gnomes, réunis en quelque conciliabule.

Ce sont les gamins et les gamines du village qui accompagnent les visiteurs et portent les lampes, réunies deux par deux.

Scherzo.

L'on entre enfin et la caravane s'organise; une lampe entre trois ou quatre visiteurs.

La lumière du jour a disparu, les couloirs s'allongent, l'on monte, l'on descend... On est dans une vaste obscurité, où la longue file des flambeaux serpente d'une façon amusante en faisant des clartés échelonnées.

Largo.

Mais on pénètre bientôt dans les mystères mêmes du monde souterrain; l'admiration muette succède aux rires et aux lazzi.

Ce n'est pas le sentiment de la terreur qui vous saisit dans ce sombre labyrinthe; car la sécurité est grande, quand on songe au nombre de siècles écoulés que représentent ces rochers immuables, entassés en couches profondes autour de vous!

On marche de contemplation en contemplation et la gradation des splendeurs celées aux entrailles du sol est comme une gamme qui monte jusqu'au sublime, en vous donnant, en même temps, la conscience de votre propre rapetissement dans ces immensités.

ANDANTE

Piano.

Les salles, comme on les nomme, succèdent aux salles.

La gigantesque crevasse trace des méandres au milieu du massif, et le phénomène des eaux pétrifiées se montre à tous les détours, à toutes les fissures, sur la tête, sous les pieds. Des cavités sombres s'ouvrent à droite, à gauche, et semblent s'animer aux reflets mouvants des lampes qui passent.

Par endroits, le sentier ménagé pour ce voyage dans les abîmes passe comme un gué au milieu d'une glaise boueuse; ailleurs, le roc lui-même, percé en couloir étroit, porte les traces de la mine.

Sostenuto.

Les formations calcaires ont pris les aspects les plus variés.

Ici les stalactites font des cierges renversés appendus au plafond, d'où tombent, dans l'infini, des gouttes limpides. Ils correspondent à de droites stalagmites qui les rejoignent presque...

Ce presque implique des successions de siècles à venir!

Ici ce sont des cascades figées, là des mamelons et des formes bizarres; des boursofflures couleur de graisse, des excroissances humides; de fantastiques chimères et des pétrifications indescriptibles.

Ici, des draperies tombant des fissures des rochers et repliées comme des mousselines dont elles ont la transparence; là, des cônes de calcaire dont les molécules homogènes rendent, au choc, un son semblable à celui des cloches. Les cloches de ce sanctuaire infernal!

Et toujours ainsi, de surprise en surprise, la colonne des visiteurs s'avance dans ces ténèbres, décrivant des sinuosités marquées de points lumineux.

Maestoso.

Mais il est un coin de cette descente dans le merveilleux où la nature s'est abandonnée à toute sa fantaisie. On nomme cela les *Mystérieuses*.

C'est l'amoncellement de concrétions calcaires le plus caractéristique, le plus varié, le plus superbe que l'esprit humain puisse imaginer.

Imaginer? non! car avant d'avoir pénétré dans la grotte, on ne peut se représenter le phénomène, et toutes les conjectures sont toujours bien loin de la réalité.

Le suintement des eaux supérieures a créé ici des palais. Remplis des plus souples draperies, avec des trônes et des flambeaux tout ruisselants de paillettes de quartz, semblable au diamant.

Il a fallu, pour donner des noms à ces palais, chercher parmi les productions du génie humain, les plus mirifiques créations de l'art architectural, de l'art fantaisiste par excellence, de l'art arabe... On évoque, en ces lieux enchanteurs, le souvenir de l'Alhambra aux portiques festonnés, aux galeries ajourées, aux parois confusément ornées...

Et cependant il faut quitter ces richesses!



Le dôme de la grotte de Han.

FINALE

Forte.

Mais c'est pour entrer définitivement dans le sublime!

On éprouve tout d'abord la sensation d'une immensité qui vous enveloppe. Quelque chose comme du noir impalpable où les lueurs des lampes font des zones lumineuses impuissantes à vaincre l'obscurité ambiante.

Les yeux, déjà faits à ce milieu, entr'aperçoivent un vide plus grand qu'une cathédrale, une voûte dont l'arc s'élève à une hauteur écrasante.

Or, tandis qu'on gravit les degrés de la montagne formée par les éboulements, au milieu de ce dôme immense, on détaille les bijoux de ce temple des ombres.

Des amoncellements de roches admirablement brodées de stalactites y forment des trônes gigantesques, avec des tapisseries figées immuablement.

Mille stalagmites illuminées font, autour de ces trônes, des

populations étranges de gnomes et d'animaux, pétrifiés dans la mort.

Les rayons du magnésium brûlant, dirigés dans les recoins sombres, y font comme des éclaircies célestes, divinement belles.

Fortissimo.

Le moment solennel est proche! Le vaisseau incommensurable va s'illuminer.

Des torches de naphte brûlent tout là-bas, dans le fond où la rivière coule, d'autres aux extrémités et dans les régions supérieures. Une flamme, infiniment réduite, fait comme une étoile, dans la voûte.

C'est la splendeur même du grandiose!

On n'a point de paroles pour décrire ces sensations.

Un énorme éboulis de rochers tombés du massif, qui dévalent sur une pente raide et font des aspérités géantes avec des silhouettes heurtées, est au milieu. Le sommet de la voûte conserve son noir imperturbable et l'on voit comme une buée opaque qui flotte dans les hauteurs. Nous mêmes, nous sommes sur l'éboulis, presque au bas. Plus bas encore, une torche éclaire les bords de la rivière, dont les rides s'irrisent de vagues lueurs.

Mais il faut s'arracher à ce tableau inoubliable!

L'obscurité lourde retombe sur les épaules et la vision superbe disparaît.

Largo.

On arrive bientôt à l'embarcadère, où trois nacelles attendent.

Alors commence un voyage nouveau, plus émouvant encore: le voyage triomphal vers la lumière du jour.

Les rames de la barque clapotent lentement, dans la rivière aux ondes presque aussi calmes que celles d'un lac: sa fureur s'est apaisée aux mille détours de cette caverne qui l'attirait. Elle a laissé aux antres de la terre son écume bouillonnante, le liseron arraché aux campagnes de Belvaux et les branchages perdus du vallon. Satisfaite, unie et limpide, elle reprend maintenant la route qui mène au soleil.

On navigue dans le noir absolu, car les lampes se sont éteintes.

Un silence attentif règne, que vient seul troubler le choc des avirons dans les rainures et le frissonnement de l'eau qui se replie.

On distingue, dans le fond du tunnel, une vague lueur; comme un brouillard gris qui flotte sur les eaux. On n'a point conscience de ce que c'est. Mais à mesure que l'on approche, on voit la clarté blafarde s'accrocher aux inégalités de la voûte et glisser sur les ondes.

Un coup de canon retentit, formidable dans cet entonnoir. Et son grondement, passant autour de nous, s'enfonce dans la caverne, prolongeant des roulements sourds qui se meurent tout au loin. Aux derniers murmures, les barques se remettent à descendre, et, brusquement, au tournant, le rideau se déchire!

L'illumination commence!

Sempre crescendo.

C'est la rentrée victorieuse du jour aux frontières de l'empire de la nuit!

Là-bas, au fond du couloir, une clarté admirable jette ses reflets sur les rugosités des rochers, sur les stalactites du plafond et qui argente la surface des eaux.

Cette clarté est éblouissante; rien n'est comparable à cette féerie des yeux!

Entre l'onde qui miroite et la voûte noire déchiquetée, un amas de lumineuses émeraudes semées sur un fond de saphir, strié de rayons d'or!

C'est le merveilleux même, c'est le divin!

C'est la vie!

Le cadre grandit à mesure que l'on approche, et le tableau se dessine.

La mémoire des choses laissées à l'autre bout de la grotte revient peu à peu et l'on donne des noms aux choses semblables que l'on revoit, après en avoir perdu jusqu'au souvenir.

Cantate.

La nature vivante claironne son triomphe! Tout est frais, tout est gai!

Le vallon élargi s'étale avec ses prés, ses champs, ses rideaux d'arbres, et ses coteaux boisés; et le village, groupé autour du clocher, montre ses toits d'ardoises qui reluisent au soleil.

La rivière, libre enfin, glisse joyeusement le long des taillis et murmure une chanson de délivrance en sautant par dessus le barrage prochain.

Les poissons bondissent et leurs écailles brillent, le temps d'un éclair.

L'alouette, montée du champ voisin, fait retentir l'air de ses trilles joyeuses.

Et l'homme, au sortir des sombres cavernes, n'assiste pas impassible à ce vaste concert des choses, qui chantent les bienfaits de la lumière et l'hymne de la vie!

* * *

Cette sortie de la grotte de Han donne une sensation de fraîcheur inoubliable!

Rien ne semble plus poétique que ce paysage où la rivière fait miroir aux perspectives vertes des arbres qui se penchent sur ses bords; puis, les prairies ont une teinte si jolie qu'on ne se doute pas d'en avoir vu jamais d'aussi belles, les champs ont des reflets dorés d'une richesse inconnue, le ciel est plus bleu et plus profond que le ciel de tout à l'heure, et l'on n'a pas souvenir d'une lumière aussi éblouissante baignant un panorama aussi beau.

C'est l'effet du contraste!

Mais, au dernier détour du sentier qui mène de la sortie de la grotte au village, ces illusions s'effacent peu à peu, et l'on reprend la notion accoutumée des choses.

HAN

Nous avons quelques minutes à attendre le départ de l'omnibus. Nous en profitons pour jeter un coup d'œil sur le village et ses rues pittoresques qui, d'emblée, nous changent de nos villages flamands.

Maisons et fermes construites en bois, en briques et en pierres du pays à peine équarries, les poutres dessinant des armatures entrecroisées au long des façades, le fumier amassé en tas devant les portes entre la chaussée et les bâtisses, les poules picorant dans l'amas odorant, les porcs se vautrant dans l'humide bournier; ailleurs, le charbon de houille amassé devant le porche d'un charron, à la portée de tous, et assuré cependant contre le moindre larcin.

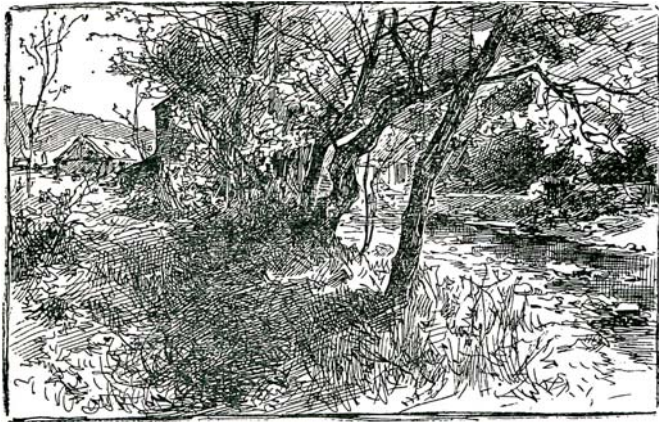
Dans ces rues, devant les auberges, les omnibus se pressent. On attelle, on dételle, les voyageurs circulent ou s'attablent sous les auvents; d'autres se hissent sur les marche-pied des grandes voitures ou en descendent péniblement.

Tout cela fait un tableau très animé et très coloré qui réjouit l'œil.

Mais notre véhicule est bientôt garni de son monde, et nous repartons vers Rochefort, reprenant la grand-route montante en lacets, qui passe au col du Rond-Tienne et redescend vers la petite ville sur le versant du bois de Noulaity.

ROCHEFORT

En route, on parle de la grotte d'Eprave, creusée au flanc du rocher, de l'autre côté de la Lomme; on voit, entre le feuillage



Rochefort.

touffu du parc d'un château privé, les ruines de l'ancien château de Rochefort, et, en débarquant au centre, sur la place de l'Hôtel de ville, on se sépare. Les uns pour parcourir Rochefort, les autres non rassasiés encore, pour visiter la grotte d'ici.

Il y a, d'un côté de la place de l'Hôtel de ville, une sorte d'escalier d'eau qui descend à pic, derrière les maisons jusqu'à la Lomme. On en trouve même, de ces dernières, qui surplombent le précipice comme un balcon. L'on peut, presque toujours en été, franchir la rivière de pied sec. Il n'y a presque pas d'eau et le lit est semé de gros cailloux roulés, voire même de blocs de rochers qui servent de pont.



Ruines du château de Rochefort.

On arrive, après avoir traversé, près du chemin de fer et de la grand-route vers Jemelle.

La Lomme, en venant de cette dernière commune, longe le versant d'une montagne de calcaire où les eaux tendent constamment à disparaître dans des creux inconnus. On a dépensé et l'on dépense encore d'assez fortes sommes pour lui dresser des barrages et lui faire un lit imperméable, mais c'est presque en vain.

* * *

Rochefort est surtout une grand-rue s'élargissant parfois en places, avec deux monuments tout récemment construits : l'hôtel de ville, assez intéressant, et l'église.

La promenade dans la ville est bien vite terminée et l'on rentre à l'hôtellerie.

Une petite sieste à la porte, pour voir passer les gens du pays...

Justement, c'est l'heure où le facteur rural revient de sa tournée sur les hauts plateaux. Il nous salue respectueusement et l'un de nos compagnons d'hôtel, qu'il connaît, l'arrête pour le faire causer.

Le brave homme vient de faire sa distribution du matin. Il a desservi toute la rive droite de la Lesse depuis Dinant peut-être ; il a arpenté les grand-routes qui montent, descendent, remontent.

Il fait, dans Rochefort, un petit vent frais qui amuse. Mais lui, le facteur, qui a été sur les hauteurs, il a senti le grand souffle de l'air qui rase le plateau : «il fait sauvage, là-haut» dit-il.

Humble travailleur, ton existence est digne de sympathie. Ta tâche est rude. Tu es le lien quotidien qui, par tous les temps, par les tempêtes de neige et par les chaleurs brûlantes, relie les hameaux perdus dans les montagnes au reste du monde...

MARCHE

Nous ne pouvons quitter la Famenne sans parler de sa chef-ville, Marche. Le chemin de fer qui, de Rochefort, va vers Jemelle pour atteindre l'Ourthe, côtoie presque tout le temps le massif du calcaire qui forme précisément la limite entre la Famenne et l'Ardenne. D'un côté les hauts plateaux, de l'autre des murailles déchiquetées, des gorges sauvages, des pentes abruptes.

Si vous voulez aller à Marche, dont vous aurez assez vite fait de voir les curiosités, mais qui est très pittoresque vu du haut de la ligne de chemin de fer, laissez-vous conduire par les guides de «*Marche-attractions*», on ne négligera rien pour vous rendre le séjour le plus agréable possible et enfler le charme des promenades qu'on vous y indiquera.

Il y a, par exemple, l'excursion à Waha, qui vaut un dérangement pour ceux qui sont friands d'archéologie et d'architecture, et qu'une église romane caractéristique, la plus âgée qui soit en Belgique, peu intéresser.



Église de Waha.

Mais il nous faut, quant à nous, revenir à Rochefort et descendre la Lesse.

Nous n'en avons vu que la première beauté, celle qui fait sa renommée par le monde.

Elle a pour nous bien d'autres charmes encore !

ÉPRAVE ET LA LESSE

L'embranchement de chemin de fer qui part de Jemelle vers Rochefort essaye de suivre la rivière le plus longtemps possible, en passant par Éprave, Villers-sur-Lesse, et suivants. Il s'arrête, encore aujourd'hui, à Wanlin.



Éprave et la Lesse.

Éprave est encore une de ces bonnes communes, bien ardennaise, comme nous allons en voir en foule. Rues pittoresques, en pente; tas de fumiers, de charbons; poules qui picorent, porcs qui se vautrent; bûcherons qui débitent du bois sur la chaussée, devant les maisons.

Au bout du village, assis sur une tranche de montagne, entourée de prairies, on arrive à l'embouchure de la Lomme dans la Lesse.

La petite rivière est allée chercher de l'eau, on ne sait où, et elle s'étale même en une sorte de delta, où les canards du moulin voisin barbotent.

* * *

La Lesse coule, ici, dans un pays de prairies qui ne présage en rien les passages mouvementés qu'elle aura à traverser plus loin, pour atteindre le fleuve où elle se déverse. Elle passe tour à tour devant Lessive, Villers-sur-Lesse, Ciergnon que domine le pavillon royal, Wanlin. La vallée se rétrécit bientôt et, tout à coup, quand la rivière entre dans la zone du calcaire condrusien, elle décrit les plus subites arabesques, se heurtant aux parois abruptes des montagnes.

La gorge étroite où elle coule depuis Houyet est peu praticable et il faut un ardent tempérament de touriste pour la suivre dans toutes ses sinuosités. L'on passera successivement par le domaine Royal d'Ardenne, le ruisseau l'Iwoigne, le village de Gendron jusqu'aux murailles rocheuses de Furfooz et de Châteaux, qui recèlent les demeures préhistoriques des premiers habitants sauvages de notre pays.



Le château de Celles.

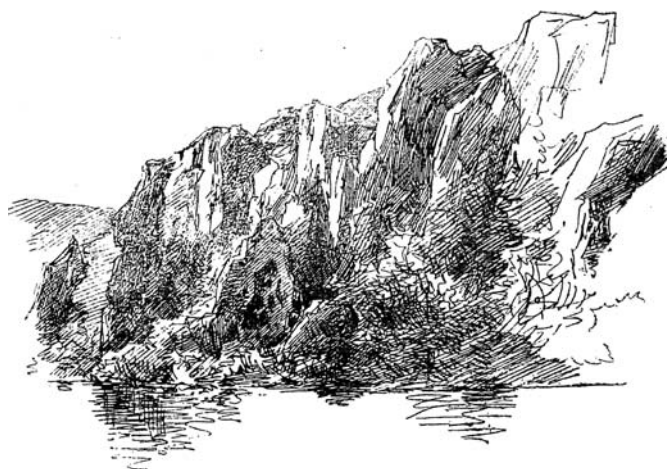
Sur les hauteurs de Furfooz s'élève le village de Celles avec son château féodal, où l'on trouve, dans un triste abandon, un mélange de toutes les époques architecturales. Mais le monu-

ment est encore très pittoresque et les galeries de la cour intérieure forment un document précieux.



Cour du château de Celles.

LES CAVERNES



Grottes de Furfooz.

Dans ces lieux où des explorateurs et des savants comme les Dupont et les Van Beneden ont passé, il n'y a plus rien à glaner et, seul, le souvenir des découvertes qu'ils y ont faites peut nous conduire à visiter les cavernes où les espèces d'Esquimaux, qui furent nos grands aïeux, ont mené leur vie errante et pauvre.

C'est une page initiale de l'histoire de notre pays que nous dévoile M. Dupont, lorsqu'il retrace les explorations qu'il a faites tant ici que dans d'autres cavernes des environs de Dinant¹, une page d'histoire pleine de mystères, où l'homme, casseur de pierres, vivait, animal plus rusé au milieu d'autres animaux féroces, se cachant au fond des grottes pour dépecer ses victimes, sucer la moelle de leurs os, et faisant de leurs débris un lit sordide, d'une indescriptible variété.

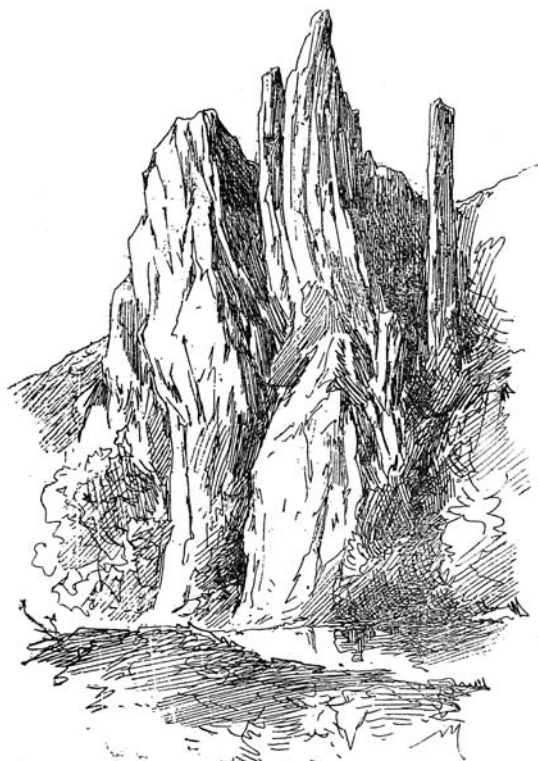
Le niveau de la Lesse, alors, était à quelque 20 ou 35 mètres plus haut qu'aujourd'hui, son lit étant moins creusé ou ses eaux étant plus abondantes. Des cataclysmes ont passé là-dessus et c'est sous des couches superposées de limon et de débris des roches, que l'on a trouvé le plus curieux et le plus instructif mélange de débris d'os et de pierres taillées et polies.

Ces souvenirs de l'anté-histoire se trouvent actuellement au musée d'histoire naturelle de Bruxelles.

Il y a là, à côté d'une collection innombrable d'outils et d'armes de silex taillés ou polis, des «paniers», comme dit M. Dupont, d'os d'animaux des espèces les plus diverses.

Quelques-unes de ces espèces vivent encore aujourd'hui parmi nous ou ont quitté notre pays pour aller séjourner dans les régions boréales, d'autres ne se trouvent plus que sous les tropiques; les dernières enfin, comme le Mammouth, ont disparu de la surface du globe.

Ceci nous amène à toutes sortes de conjectures sur la nature de notre climat en ces siècles reculés et sur les mœurs des sauvages qui chassaient dans les forêts sans limites des Ardennes et se repaissaient dans leurs grottes, presque exclusivement, de la moelle et de la cervelle des animaux que leurs pierres ou leurs flèches avaient abattus.



Les aiguilles de Châteaux.

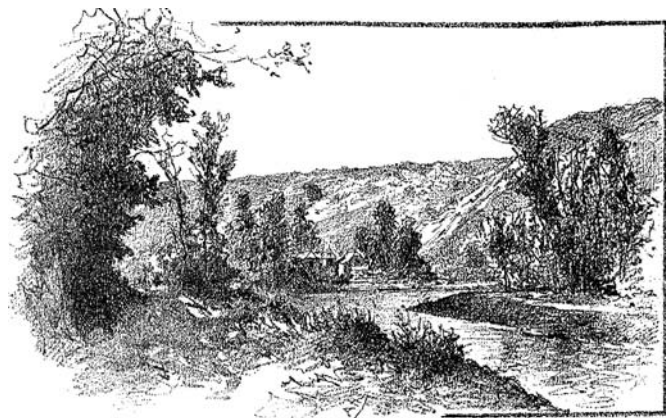
Cette évocation des âges primitifs de notre humanité a un charme et un attrait étrange, qui nous font tout particulièrement sentir la valeur des progrès que notre humanité a faits, depuis.

En présence de ces trous béants dans les rochers de la Lesse, on songe invinciblement à la famille humaine qui a vécu là, il y a quelques milliers d'années.

Mais Châteaux n'a pas que ses grottes, il a aussi de curieuses déformations de roches, et notamment celle que l'on nomme la *Chandelle*.

¹ L'homme pendant les âges de la pierre.

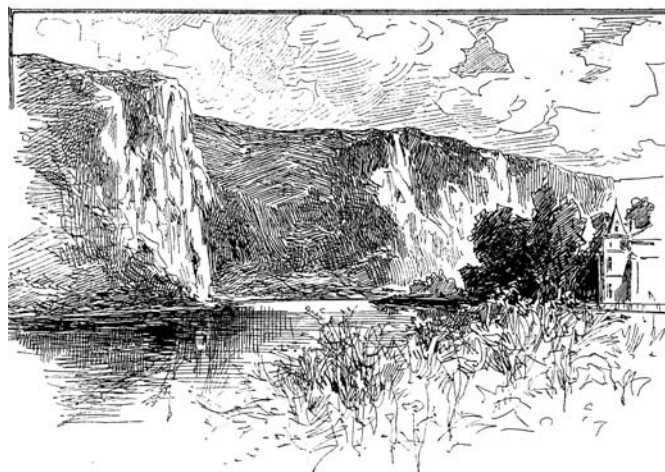
WALZIN, ANSEREMME



Anseremme.

Un peu plus loin, en aval, nous arrivons au pittoresque tableau du château de Walzin, dominant la rivière à pic, au sommet d'un énorme rocher nu; puis à Pont-à-Lesse, où il y a encore des cavernes, enfin à Anseremme, où se déploie le superbe tableau du grand fleuve, but commun de tous les ruisselets, ruisseaux et rivières du pays dont nous allons, dans ces pages vagabondes, noter la physionomie et résumer l'histoire.

Les touristes qui, chaque année, viennent à Anseremme goûter les plaisirs de la villégiature, ne nous en voudront pas si nous ne remontons pas la Meuse et si nous ne nous attardons pas à parler des beaux panoramas dont on jouit du haut des montagnes voisines, sur la vallée du grand fleuve, vers le domaine de Freyr, vers Waulsort, et vers Hastière. Car cela nous mènerait, en remontant toujours, jusque dans les Ardennes françaises..., et c'est de notre pays qu'il s'agit, n'est-ce pas?



Freyr.



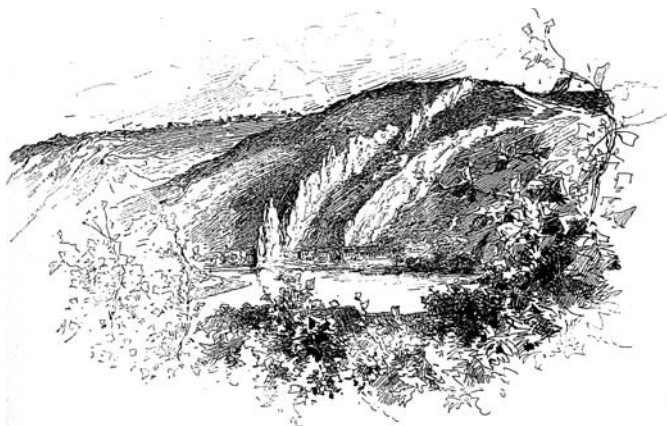
Le ravin du Colebi.

N'oublions cependant pas d'aller jeter un coup d'œil sur le ravin du Colebi qui est charmant dans sa sauvagerie.



Waulsort.

DINANT



Nous descendons donc le fil de l'eau, et suivrons désormais la Meuse jusqu'à Liège.

Justement, le fleuve fait ici une belle courbe, et, dans le fond, apparaît Dinant avec la Roche-à-Bayard, la citadelle, l'église et le pont.

* * *

Il est une de nos excursions à Dinant que nous n'oublierons jamais.

On y représentait, ce jour-là, la joyeuse entrée d'Ernest de Bavière, prince-évêque de Liège, dans sa bonne ville, en l'an de grâce 1582. C'était le cortège historique d'août 1886, organisé au profit de l'œuvre du monument Wiertz.



Dinant.

Franchement, cette joyeuse entrée nous a gâté, cette fois-là, notre Dinant. Nous eussions voulu revoir la bonne cité des *copères* dans son état normal, moderne tout simplement, ou, tout au moins, nous eussions préféré ne voir la joyeuse entrée d'Ernest de Bavière... qu'en imagination.

La reconstitution historique ou pseudo-telle était vraiment trop désillusionnante.

Nous étions à la Roche-à-Bayard.

Le prince-évêque et son escorte attendaient les bonnes gens de Dinant qui devaient venir à leur rencontre. Ils attendaient depuis longtemps et la chaleur était grande. Le prince, ses prélats, ses seigneurs et ses gardes, assis dans les cabarets environnants, trompaient leur ennui en buvant de la bière à la ronde.

Braves gens, costumés à la bonne franquette, avec le fonds de magasin d'un costumier de théâtre et qui ne mettaient guère de décorum dans l'accomplissement de leur rôle.

Quand le cortège s'ébranla, c'était presque ridicule, et cette mascarade se passait au pied même du rocher, témoin séculaire des fastes tumultueux, joyeux ou paisibles de la contrée!

Elles n'étaient pas ainsi les vraies joyeuses entrées des vrais princes d'antan, pénétrant dans le pays par la vallée de la Meuse! C'était plus digne, plus grandiose et plus décoratif! Nos mœurs et nos habitudes ont trop changé. Nous n'avons plus cet

instinct de l'ampleur et de la majesté que nos pères possédaient et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous pouvons organiser parfois encore des cortèges historiques qui ne nous fassent pas rire nous-mêmes.

Ainsi se modifient les peuples, les mœurs et les manières d'être...

Vous seuls, rochers et montagnes qui serviez de décor, alors comme avant et toujours, vous êtes immuables, et des peuples nouveaux auront succédé depuis longtemps à notre génération que vous vous dresserez encore, nus et déchiquetés, au bord du fleuve, immuable comme vous dans sa perpétuelle mobilité.

* * *

Quel pays plein de souvenirs historiques, cette vallée de Dinant! Le grand chemin de France vers la principauté de Liège, théâtre de guerres innombrables, de luttes de ville à ville, de seigneur à seigneur, de prince à prince.

Dinant nous parle surtout des luttes héroïques soutenues par les communes contre la domination bourguignonne et nous rappelle l'acharnement que mit le comte de Charolais, plus tard duc de Bourgogne sous le nom exécré de Charles-le-Téméraire, à se venger de l'insulte que les Dinantais lui avaient faite, en l'appelant bâtard.

Mais passons sur ces choses tristes et soyons tout aux charmes du paysage encadrant cette ville qui renaquit si rapidement de ses cendres.



L'entrée à Dinant.

Une vraiment curieuse entrée dans le pays de Dinant, le Rocher-à-Bayard, se dressant à pic au bord du fleuve et qu'un coup de hache semble avoir séparé de la montagne! C'est comme une borne, plantée là pour empêcher les rochers de glisser plus avant dans la vallée et de barrer le fleuve!



La Roche à Bayard.

La grand-route qui vient d'Anseremme se rétrécit au défilé et les chariots y passent bien à l'étroit.

C'est la porte qui s'ouvre sur le spectacle merveilleux de Dinant, blotti dans le roc et couché sous sa forteresse, au long de l'eau.

Le faubourg du Rivage est trop étendu et bien monotone. Il faut, si l'on ne craint point d'avoir les pieds mouillés par la rivière, passer derrière les maisons du faubourg et suivre le sentier, au bord du fleuve. Il y a là des bouts de verdure charmants : jardins qui finissent à fleur-d'eau ; et l'on voit, à mesure que l'on avance, le panorama de Dinant s'éclaircir et se définir.

Trois choses forment le tableau : le fleuve avec son pont, la collégiale et la citadelle ; celle-ci dominant le tout. Le pont est une belle œuvre, mais la collégiale, écrasée par le rocher, terminé lui-même par les arêtes vives de la citadelle, offre un spectacle émouvant. Tout cela ne forme qu'un. L'église s'écrase contre le roc ; celui-ci s'élève à pic et la maçonnerie du fort s'ajuste si bien à la pierre fruste que l'on ne voit point d'abord où celle-ci finit, et où commence le travail de l'homme. De sorte que l'on dirait que c'est la montagne elle-même que l'on a taillée et qui profile sur le ciel les lignes effilées de ses murailles percées de meurtrières.



Hôtel de ville.

Les hommes, tout là-haut, sont des pygmées et l'on cherche en vain, dans la verdure qui encadre le rocher, le chemin qui mène au faite.

Dinant, au pied de cette assise de pierre, ne fait qu'une seule rue, étirée le long du fleuve, avec deux ou trois renflements qui forment des places. Il y a un palais de justice neuf, un hôtel de ville curieux, et les vitrines des boulangeries, très nombreuses, abondent en chefs-d'œuvre de « couques » moulées.

Qui n'a pas goûté aux couques de Dinant n'est point belge, et c'est assurément un produit, tout spécial, du terroir. Car on ne voit pas que cette ville soit près de perdre le monopole qu'elle a conservé jusqu'à ce jour.

Par contre, hélas, il n'est plus question de « Dinanderies » à Dinant et les fonderies de cuivre, s'il y en a, n'alimentent plus le monde entier de leurs produits. Il est bien loin le temps où la petite ville florissait d'une industrie qu'elle pratiquait si bien qu'elle lui a donné son nom. Trois siècles, songez-le ! Trois siècles de décadence et d'oubli...

Mais on a, Dieu merci, d'autres cordes à son arc aujourd'hui, et Dinant vivra, prospérera !

Car voici les touristes, tous les ans plus nombreux, qui viennent passer la belle saison au bord de ce beau fleuve, et y jouir du bon air et du bon gîte...

BOUVIGNES



Bouvignes.

Nous voici de nouveau au bord du fleuve. Nous continuons à descendre avec lui.

Suivons, au-delà de l'église et du pont, le quai parallèle à la grand-rue. L'eau glisse lentement et l'on entend le bruissement de la chute de l'eau au barrage prochain.

Le décor change. Le fleuve côtoie les rochers et c'est à peine s'il y a place pour le grand chemin.

Mais, de l'autre côté, sur la côte, s'étage Bouvignes — dominé par les ruines de Crèvecœur : la cité rivale de Dinant, définitivement déchue, et le château déchiqueté, aux dentelures fantastiques, drapées de lierre.

Cette haine, longtemps acharnée de deux villes si voisines, n'est qu'un des épisodes des guerres civiles dont on trouve, tant de fois, le récit dans les annales du moyen âge.

Ce n'en est cependant pas l'épisode le moins curieux, car on ne se figure pas une telle ardeur de combat entre deux cités, placées vis-à-vis l'une de l'autre, et séparées seulement par un fleuve.

Au fond, c'était peut-être une jalousie d'emplacement. Car si Bouvignes est pittoresque vu de Dinant, Dinant est superbe vu de Bouvignes, et les habitants de ces deux villes, en se levant, chaque matin, et voyant, sur le bord opposé, l'autre agglomération s'étaler et s'agrandir le long de l'eau, devaient immanquablement lui montrer le poing, — de dépit.

Superbe surtout, et inoubliable la vue de Dinant, prise du côté de Bouvignes, et quiconque a visité le Musée de Bruxelles et y a vu le tableau du maître-peintre Boulanger, poétisant si admirablement l'œuvre de la nature, gardera toujours le souvenir de ce merveilleux ensemble.

HOUX-POILVACHE



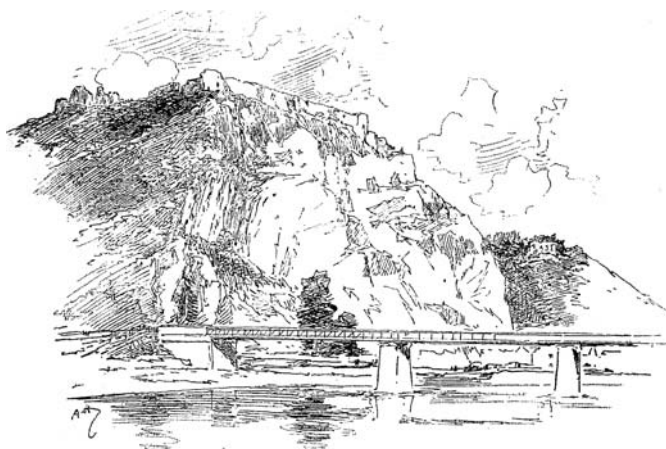
Poilvache.

Par exemple, le paysage change beaucoup et perd de son charme au-delà de Bouvignes, quand les dernières maisons de Dinant ont disparu.

Le fleuve est de plus en plus resserré entre les rochers. On a eu, d'un côté, de la peine à loger à la fois la grand-route et le chemin de fer sur le terrain solide. Le chemin de fer même, a dû empiéter sur l'eau et rouler sur une digue artificielle.

Nous voici bientôt en pleine campagne.

La nature reprend possession de son domaine et y règne en maîtresse. Le chemin non pavé, poussiéreux, de cette poussière grise que donne le rocher brut foulé par le roulage et limé par les souliers ferrés des habitants du pays, monte la côte en pente facile et coupe le coude du fleuve vers le village de Houx.



Poilvache.

On domine la Meuse, dont les eaux vertes et transparentes miroitent ça et là du saut d'un poisson. De l'autre côté de la vallée, la chaussée pavée, avec sa double rangée d'arbres, fait compagnie au chemin de fer, tous deux serrés entre le fleuve et la montagne. Et, sur la croupe des monts, qui font des ondulations sur le ciel, la verdure revêt des teintes variées, qui font le plaisir des yeux.

Brusquement, un nouveau rempart de pierre se dresse devant nous. Il force l'eau à se détourner à gauche; un village est groupé à ses pieds et, sur son sommet, une ruine, enguirlandée de verdure, se détache sur le ciel.

Nous sommes au village de Houx. Maisons menues, aux toits d'ardoises et dont les matériaux sont empruntés à la montagne voisine; rochers abrupts, fissurés et rongés par les broussailles; château abandonné qui porta le nom de Poilvache.

Ce n'est pas, s'il vous en souvient, la première ruine d'ancien château seigneurial, posée sur la crête d'un roc, embroussaillée et enguirlandée de lierre que nous rencontrons! Et combien encore n'en verrons-nous pas dans nos promenades futures?

Ainsi, à chaque pas, dans ce pays d'Ardenne, se renouvelle le

souvenir des choses du passé...; quand les seigneurs-brigands perchaient dans des demeures de pierre, dominant un horizon plus ou moins étendu, d'où ils terrorisaient les manants, peinant dans la vallée.

Ils s'échappaient parfois, comme des vautours, pour aller saccager les terres d'un voisin; parfois aussi, ils étaient assaillis eux-mêmes et claquemurés dans leurs donjons.

Tout cela a disparu comme a disparu la civilisation du moyen âge, par la lente évolution de l'histoire.

Mais les pierres amoncelées sur les sommets des rochers montrent les débris des nids de ces oiseaux de proie. La main de l'homme ne les annihile pas, comme elle l'a fait ailleurs, car le sol qui les porte, n'a presque pas de valeur. Il n'y a pas d'intérêt!

Le temps seul et la végétation se chargent de les émettre.



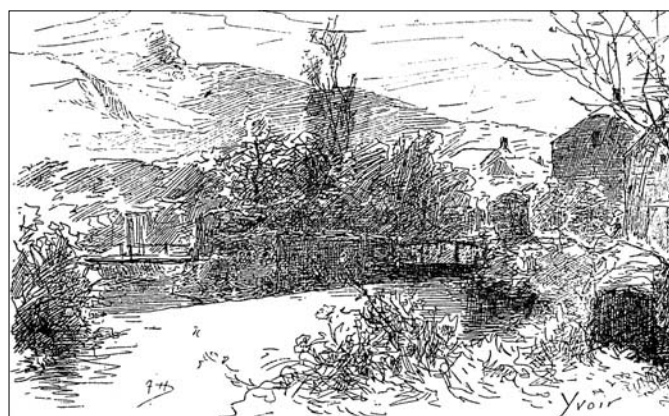
Montaigle.

Il y a, presque en face de Houx, le long de la Molignée, qui descend dans la Meuse venant de l'Ouest, une autre ruine encore, très connue et d'un bel ensemble. Elle mérite une excursion.

C'est la ruine de Montaigle.

Elle a une très émouvante et longue histoire et commande une étendue considérable de pays.

YVOIR, LE BOCQ ET CINEY



Yvoir.

Au-delà des rochers de Poilvache, le chemin de fer, las de se trouver à l'étroit sur la rive gauche, fait une courbe gracieuse et, traversant le fleuve, vient sur la rive droite, qu'il ne quittera plus jusqu'à Namur. Le chemin que l'on suit traverse des prairies et aboutit enfin à Yvoir, où un deuxième pont, jeté sur la Meuse, sert de lien à la grand-route de la Famenne vers l'Entre-Sambre et Meuse.

Yvoir est un lieu de villégiature déjà renommé. On y va pour le ruisseau du Bocq qui descend en murmurant vers le fleuve, et pour le spectacle unique des montagnes environnantes, dominées vers le nord par le château moderne d'Annevoye.



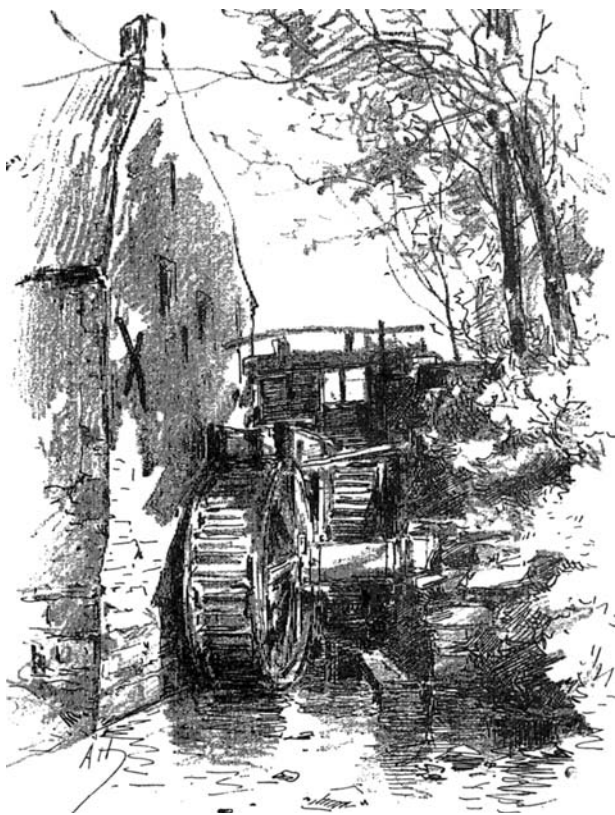
Le Bocq à Yvoir.

Il y a de charmantes promenades à faire en remontant le ruisseau, tout barré de moulins, vers les hauts plateaux du Condroz, et l'on s'arrêtera à Ciney que l'on considère communément comme la capitale de cette région de l'Ardenne.



Yvoir.

Ciney, encore une bonne ville remplie de souvenirs antiques qui vont bien loin dans l'histoire, est aujourd'hui un grand centre de transactions, très connu pour ses foires.



Sur le Bocq.



Sur le Bocq.

ROUILLON, PROFONDEVILLE, DAVE

Mais, si vous remontez ainsi le vallon du Bocq, le grand mal est que vous devez, pour nous suivre, revenir vers la Meuse.

Or, si nous avons fait jusqu'ici, depuis Dinant, la route à pied, ce n'est pas une raison pour continuer. Car cela fatigue et, surtout, cela prend du temps.

Tout le monde n'a pas le goût de l'excursion poussé au point de renier tout autre mode de locomotion que celui « donné par la nature ».

Il faut s'enquérir de quelque chose de plus aisé, de plus rapide et qui ne laisse toutefois rien perdre des beautés du paysage.

Le bateau à vapeur de Dinant à Namur va nous fournir ce moyen de locomotion. Moins emporté que le chemin de fer, les nombreuses haltes qu'il fait aux bons endroits nous permettront d'admirer à loisir le pays.

Nous sommes à peine en route; le fleuve fait un coude énorme vers la gauche, pour longer une muraille de rochers et se jeter sur une autre qui le fait tourner à angle droit.

La lutte a été énorme entre l'eau et la terre. Par deux fois, la terre s'est dressée, furieuse et hérissée, et l'eau, après l'avoir battue et minée, mais en vain, a dû se résigner. Elle coule maintenant, et depuis des siècles, aux pieds du rocher qu'elle vient lécher.

C'est ici Rouillon et Godinne, et la pierre blanche que voilà, dressant son front, couronné de verdure, jusqu'au ciel, c'est la Roche aux Corneilles. Des essaims noirs parcourent la campagne environnante et tourbillonnent autour de la roche; ils croissent amèrement.

La montagne, ici, montre, pour la première fois depuis Dinant, ses flancs creusés et fouillés. Le long de ses pentes rapides, on voit des machines emporter et recueillir les morceaux qu'on vient de lui arracher.

C'est une carrière de pierre de taille, la première apparition de l'industrie humaine, au milieu des sauvageries de la nature.

Les rochers succèdent aux rochers. A chaque tournant, le spectacle se modifie brusquement. Le fleuve clair et limpide où

nous naviguons, tourne, docile, autour de chaque avancée de la montagne, mais amoncelle le limon fertile à l'opposé de chaque assise de granit.

D'un côté, c'est la pierre aride, à pic, à peine couverte de broussailles; là, juste en face, c'est la glèbe grasse, aux récoltes abondantes, et s'étalant en prairies et en champs.

Les rochers ont les allures fantastiques de remparts, taillés par les géants pour interdire le passage à l'eau. Mais celle-ci, glissant avec délicatesse, nargue le rempart et se détourne.

Profondeville fait vis-à-vis aux rochers de Frène. L'endroit prête à la rêverie et les bois qui couronnent le paysage attirent les touristes.

Les coudes de la Meuse sont si prononcés que le chemin de fer a renoncé à suivre ses méandres et qu'il a préféré percer la montagne. Le tunnel est long et fait à même le rocher.

La traversée de ce tunnel est comme une parenthèse sombre entre deux décors admirables. Tout le paysage a changé pendant les quelques secondes où l'on a été plongé dans l'obscurité. D'autres montagnes ferment l'horizon et d'autres rochers se reflètent dans le fleuve. Celui-ci seul est toujours là, coulant paresseusement ses eaux verdâtres, entre des rives ombreuses et autour des îlots, ourlés de roseaux.

Tailfer, puis Dave, puis Wépion s'échelonnent sur les deux bords. A chaque village, le bateau à vapeur fait une halte.

Ici l'embarcadère est une simple planche jetée sur deux pilots et sur laquelle le voyageur chancelle; là, c'est le perré d'une écluse, à côté de laquelle le barrage bruit perpétuellement.

L'eau calme du fleuve se ride à l'approche des vannes, le mouvement s'accroît et, par les interstices des feuilles de tôle, le liquide s'élance dans le bief inférieur, réduit en poudre impalpable. L'écume flottante s'étale, glisse plus loin et finalement s'évanouit. Le fleuve reprend son mouvement lent et inaperçu jusqu'au bief suivant.

Des barques marchandes isolées, plongées dans l'eau jusqu'au niveau du pont, avec leur gouvernail en arc-boutant, hâchées par des chevaux penchés sur leurs colliers, viennent animer le paysage; et tantôt aussi ce sont des kyrielles de bateaux, traînés par des remorqueurs qui ahanent dans l'écho de la vallée.

NAMUR

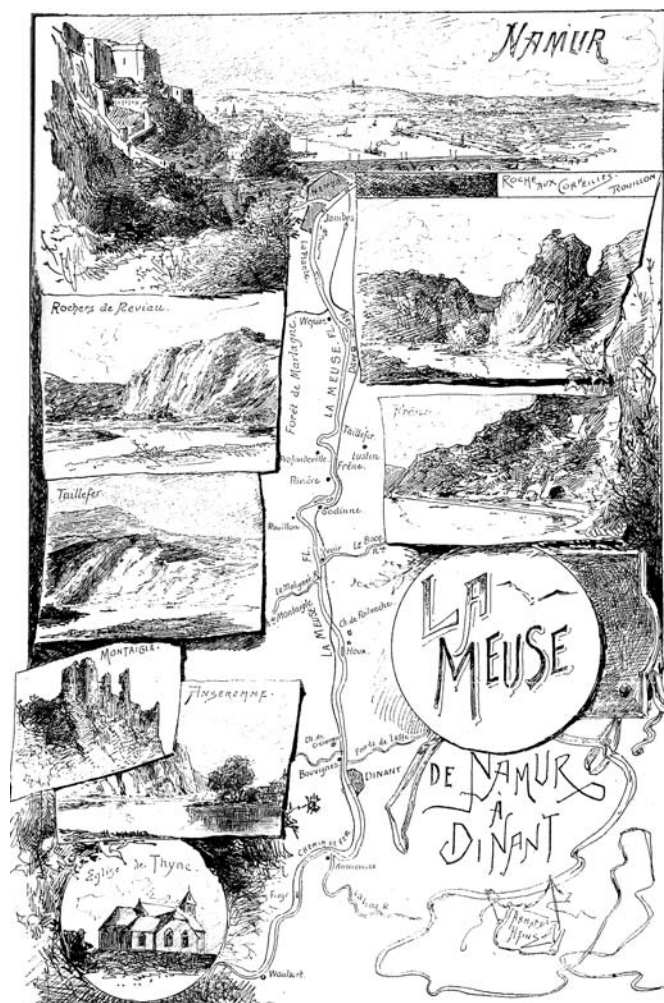
Au-delà de Wépion, le fleuve franchit la dernière courbe qui nous cache Namur. Bientôt on arrive au faubourg de La Plante, égayé par les jardins; puis, la montagne revient menacer l'eau.

On voit, d'abord, un mur percé de meurtrières qui dévale la pente raide, depuis le sommet du roc jusqu'au bord de la route, et qui marque la limite des vergers. La montagne se couronne de bastions gazonnés; et ceux-ci font place, bientôt, à des murs de forteresse se dressant brusquement au-dessus d'une arête vive de rochers. Au pied de la montagne, une agglomération de faubourg, le fleuve et un pont de pierre, antique.

Ce pont franchi, le panorama tout entier se déroule. La Meuse élargie, le pont du chemin de fer au fond, se profilant sur les montagnes, Namur à gauche, avec sa citadelle dans le ciel, la pointe de Grognon formée par le confluent de la Sambre, le Kursaal et ses grands arbres; à droite, l'agglomération de Jambes et de Enhaive avec le local, grandement affiché, du Cercle nautique.

Le bateau à vapeur s'attache au quai de Grognon et distrait à peine les pêcheurs à la ligne, plantés debout le long des rives, qui regardent flotter le bouchon.

On débarque près d'un hôpital, dans le jardin duquel, des bancs alignés, où des vieux sont assis, font face à la Meuse. La position de la citadelle se dessine mieux: on reconnaît le rocher brisé net à la rencontre des deux cours d'eau, la Sambre et la Meuse, et sur lequel on a élevé la forteresse.



On quitte le quai, on enfle une ruelle: voici le pont de Sambre, caché d'abord par les maisons; à gauche, se trouve la minque aux poissons et le dernier barrage de la rivière avant qu'elle aille se perdre dans le fleuve. La rue du pont de Sambre mène droit à la Grand-Place. Nous sommes au cœur de la cité namuroise.

Ce chef-lieu n'a en lui-même rien qui le distingue. Une grande ville très modernisée, c'est tout dire. Ni son hôtel de ville, ni son théâtre, ni même sa cathédrale ne sont à signaler. Les places publiques sont garnies de tavernes allemandes, comme ailleurs, et d'immenses hôtels avoisinent la gare, qui se trouve au carrefour des grandes voies de chemins de fer continentales. De vastes maisons de confections étalent, comme ailleurs, leurs produits le long des façades, et l'industrie principale du terroir, la coutellerie, se remarque, mais rien qu'un peu.

Il y a des boulevards, anciens ou récents, tracés sur des terrains militaires abandonnés. Ils vont de la Meuse, le long du chemin de fer, jusqu'à l'autre extrémité de la ville. Ils longent des bâtiments tout neufs: l'un qui est une grande caserne perfectionnée, et l'autre qui fut construit pour une école normale.

Il y a cependant, un grand mouvement de voyageurs et de touristes à Namur, et la ville fait de louables et heureux efforts pour les retenir quelques jours.

Mais que peut-elle contre l'attrait qu'offre la nature sauvage vers Dinant, vers le Luxembourg, vers La Roche, vers Rochefort?

Il y a, sur les boulevards, deux statues: l'une représente Léopold 1^{er}, l'autre D'Omalus D'Halloy.

Ce dernier nom ne vous dit-il rien?...

Il nous a frappé, nous, et pendant une heure, passée au bord

de la Sambre, non loin de la statue, nous avons, tandis que le soleil se couchait derrière les montagnes, songé à l'homme de génie, notre compatriote, qui a aidé à faire la grande science du XIX^e siècle, la géologie.

N'était-ce pas bien ici le pays qui devait donner naissance à un géologue?

La nature, de quelque côté que l'on se tourne, y étale les témoignages des révolutions du sol. Partout le calcaire affleure et les gisements des minéraux sont exploitables. Les montagnes se sont renversées les unes sur les autres, des cataclysmes les ont creusées et les rivières s'y perdent dans des méandres mystérieux.

Oui, c'est la grande science du XIX^e siècle, celle qui a cherché à expliquer, rationnellement, la formation de cette matière à la surface de laquelle notre humanité ne fait que passer. Des siècles s'étaient écoulés et l'on vivait indifférent à ces spectacles grandioses, terrifiants et insondables.

D'Omalius d'Halloy, en penseur, en génie, a ouvert la voie, et ses découvertes ont mis le sceau à sa gloire. Elles n'ont guère été perfectionnées depuis.

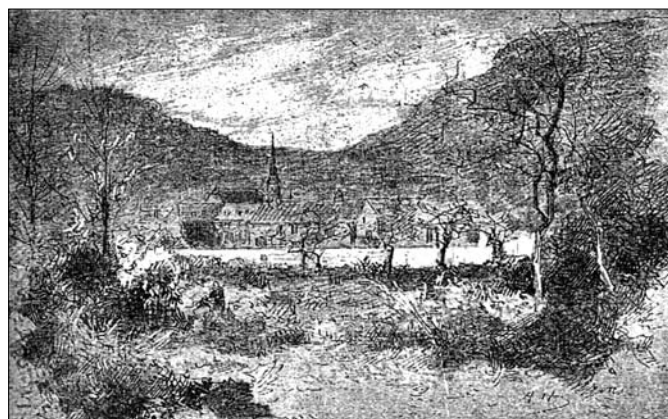
C'est lui qui a expliqué ces plissements monstrueux de la croûte terrestre, qui nous présentent les montagnes avec des couches inclinées dans tous les sens; c'est lui qui a démontré la réalité de ces combats stupéfiants de la roche contre la roche, où la matière calcaire a été forcée de se replier en quelque sorte sur elle-même ou de s'insinuer comme un coin dans une autre moins dure; c'est lui, enfin, qui a établi la genèse de ces failles ou déchirures, dont la vallée de la Meuse offre le plus frappant exemple.

D'Omalius D'Halloy a été un précurseur.

La géologie nous a conduits tout droit à l'étude et au classement méthodique des fossiles et des débris des âges disparus. Elle nous a conduits à l'étude des civilisations progressives de l'homme, à l'anthropologie, à la sociologie. Elle a ouvert les voies au libre examen scientifique.

C'est pour cela que nous pouvons l'appeler notre science, la science du XIX^e siècle.

MARCHE-LES-DAMES



La Meuse, au sortir de Namur, incline au Nord-Est et sa vallée s'élargit considérablement.

Le rocher apparaît encore, par place, au bord du fleuve, mais l'autre rive est toujours plus éloignée. Le pays se peuple et l'industrie se développe.

Les montagnes du Condroz recèlent de plus en plus de ces richesses que l'homme s'évertue à extraire du sol pour son plus grand profit.

Nous entrons dans le pays des carrières, des hauts-fourneaux et des charbonnages.

Nous n'avons plus, non plus, le choix des moyens de locomotion. Car il n'y a pas de navigation de plaisance, régulière, sur la Meuse depuis Namur vers Huy ou Liège. En revanche, le

chemin de fer qui suit le plus possible le pied de la montagne et coupe les grandes courbes du fleuve, nous permet de ne rien perdre du paysage.



Marche-les-Dames.

Les rochers de Live, les Grands Malades et ceux de Marche-les-Dames sont livrés à l'exploitation industrielle des fours à chaux et des extractions de minerai de fer. La grande sauvagerie et la poésie du paysage y ont perdu. Mais il faut en faire son deuil: nous ne sommes plus aux environs de Dinant, où la nature est vraiment trop rebelle, et l'industrie a pris ses droits où elle a pu les trouver.

Il y a cependant encore du pittoresque, et il suffit de grimper sur les hauteurs de Marche-les-Dames, pour y trouver des coins curieux et surtout la ferme de Wartet, le spécimen le plus remarquable et le plus complet peut être, le plus impressionnant en tous cas, de la demeure des seigneurs-fermiers d'antan.



Ferme de Wartet.

On peut voir dans le même genre, mais de l'autre côté de Namur, au nord-ouest, la ferme de Falize.



Ferme de Falize.

ANDENNE

L'entrée dans le Condroz est marquée par l'apparition des ruines du château de Samson, à droite, avec le village de Namèche, à gauche, qui fait ici comme une sorte de promontoire de la Hesbaye dans le Condroz. Les pierres qui supportent les ruines de Samson sont en pleine exploitation.

Nous avons bientôt dépassé l'emplacement du fort de Maizeret, qui se trouve sur la hauteur et commande la vallée. Ceci uniquement pour vous rappeler que Namur est devenu une «tête de pont» pour notre défense nationale et qu'il y a, ainsi, une ceinture de huit forts ou fortins dans sa banlieue.

Nous passons à Sclayn, où l'on voit, par les fenêtres béantes des usines, les flammes glauques du zinc jeter des lueurs fantastiques par les fissures des bassins, et voici Andenne-Seilles. Autre genre d'industrie, localité populeuse et très étendue sur la rive droite du fleuve.

Le pont sur la Meuse est une belle pièce et, du haut de son parapet, on jouit d'une perspective adorable sur le fleuve qui s'est beaucoup élargi encore et se trouve parsemé d'îlots plantés de grands arbres.

Il faut regarder au-delà des usines, dans la vallée qui s'éloigne à l'horizon, et, lorsqu'un train de bateaux remorqués, suit la ligne des eaux, le paysage est tout à fait poétique.

* * *

Andenne est le pays de la terre «réfractaire». Les établissements où on la manipule ne manquent point et, tout le long de la journée, on voit circuler, dans les rues de la petite ville, les charrettes remplies de sable ou de terre, dont la couleur va du blanc immaculé au rouge d'ocre.

C'est une anomalie curieuse ces dépôts d'argile pur au milieu de ces rochers et nous avons voulu voir, sur la hauteur, les carrières où on les exploite.

Les unes sont à ciel ouvert, d'autres sont des puits. Toutes ont entamé la montagne, et les arbres des vergers pencheront au-dessus du trou, retenus par leurs racines, jusqu'au jour où le revêtement de terre végétale, dépourvu de soutien, glissera et les entraînera au fond.

Ici des hommes enlèvent, à la pelle, le sable, d'une blancheur éblouissante, qui forme comme un îlot dans le terrain environnant; là, c'est un toit de paille qui abrite le puits, où deux hommes, à tour de rôle, descendent, pour y tailler et en extraire des blocs de terre grasse où les doigts s'enfoncent.

Puis, étrangeté de la nature, tout à côté, au détour du chemin, on tombe dans une carrière de cette pierre grise du Condroz où les outils s'ébrèchent au moindre choc. Les tailleurs, assis sous l'auvent de paille, frappent à coups redoublés et les éclats jaillissent de toutes parts.

HUY

Au-delà d'Andenne, c'est, encore et toujours, le pays industriel, à Oha et à Statte. La Hesbaye fait ici une nouvelle pointe, beaucoup plus accentuée encore. Le fleuve dessine une courbe énorme, en se repliant en quelque sorte sur lui-même.

Un tunnel, d'une grande longueur, traverse cette montagne qui vient barrer la route du fleuve, et, coup de théâtre inattendu, on débouche près d'une ville étendue au pied d'un rocher dominé par une forteresse, avec son église, pierre sculptée, adossée à la pierre brute.

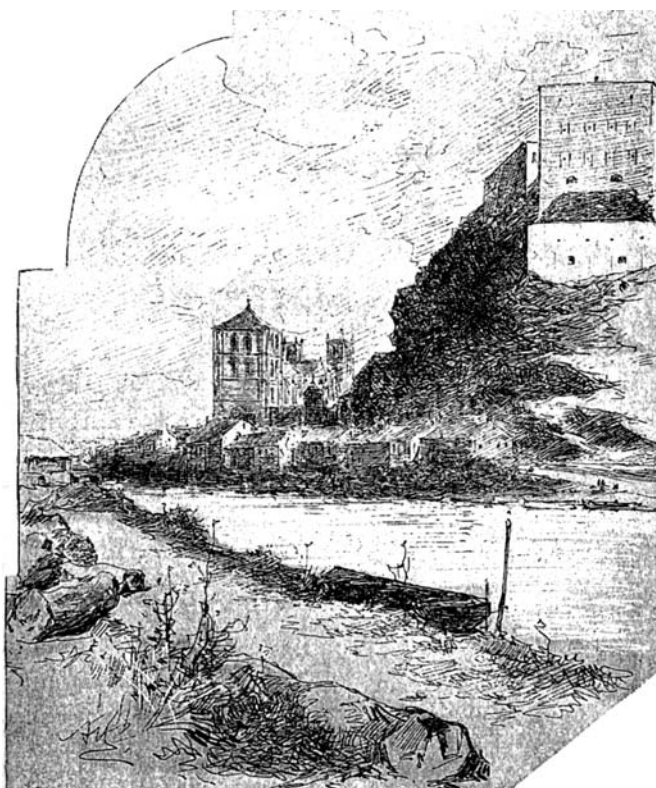
C'est le troisième décor de ce genre que nous rencontrons le long de la Meuse. Mais ce n'est pas une redite, tant s'en faut.

La vallée est plus grande qu'à Dinant, moins qu'à Namur. Elle a un tout autre aspect. Le pont sur la Meuse est ancien et grandiose. La collégiale est une merveille de sculpture. Et le rocher, s'il est plus près de l'eau, est moins écrasant que celui de Dinant, moins déchiqueté que celui de Namur.



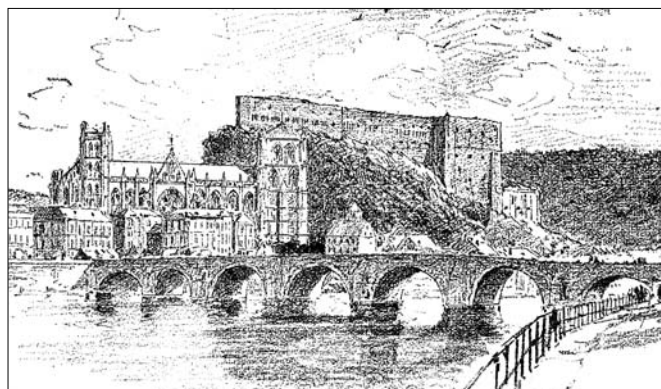
Statte près de Huy.

Il y a, à Huy, au moins quatre choses qui méritent d'être signalées à part. Les habitants de la petite ville tirent vanité de leur pont, de la rosace de l'église, de leur château et du bassin de la fontaine publique.



Huy.

Trois de ces choses sont anciennes: c'est ce qui fait leur valeur. Le pont est un des derniers sur la Meuse qui ne soit pas construit de ce siècle; la rosace de l'église (l'on désigne la partie pour le tout) est d'un beau style ogival; la fontaine publique est une grande auge de cuivre avec des figurines fort anciennes et très bizarres. Quant au château, il est moderne.

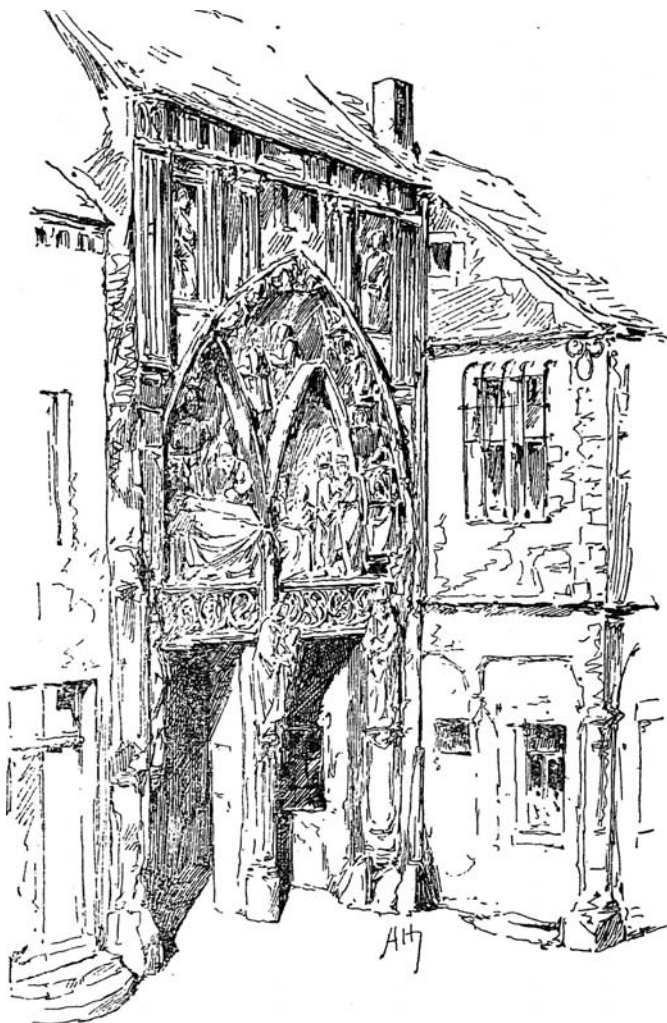


Le pont de Huy.



Ruelle à Huy.

Un dicton du terroir ne parle de ces quatre merveilles, ou curiosités. Il a oublié la principale: le portail latéral de l'église avec ses bas-reliefs; il a oublié aussi l'aspect même de la Meuse, avec ses maisons en encorbellement; il a oublié, enfin, le Hoyoux qui roule ses eaux de torrent au milieu des rues étroites, extraordinairement étroites, de la cité.



Huy - Portail de la Vierge de l'église Notre-Dame.

Naguère encore, il y avait, près d'une porte d'enceinte extrêmement antique, avec un pont tombant de vétusté, un moulin à eau pittoresque. Le moulin avec le pont ont disparu et ont fait place à une fabrique. L'un de ces jours, le Hoyoux sera entièrement voûté — le travail est commencé déjà — et la petite rivière condrusienne continuera à murmurer sur son lit de cailloux, alimentant ou activant les usines et les corroïeries; mais on ne la verra plus!...

Elle a son embouchure à côté du pont sur la Meuse et elle fait, dans les eaux vertes du grand fleuve, une traînée brune qui glisse, s'étale, s'affaiblit et cède enfin sous le vert triomphant.

* * *

Il y a également, une statue à Huy, celle de Joseph Lebeau. On médit beaucoup actuellement de ce qu'on appelle la statuomanie. On a tort. Car ces monuments de bronze ou de pierre, si même ils ne servaient qu'à rappeler aux visiteurs étrangers les gloires locales — ce qui est rarement le cas, et pas du tout ici —, ont toujours leur raison d'être et leur utilité. C'est de l'histoire en effigie et l'histoire est une poésie qui distrait du temps présent.



Huy.

LE HOYOUX

C'est une rivière à remonter, le Hoyoux, parmi celles si nombreuses qui viennent se déverser dans la Meuse. Mais il faut passer rapidement à travers les faubourgs de Huy, où elle ne sert que de force mécanique pour mettre en mouvement des usines de toute nature, des papeteries, notamment.

Trois kilomètres environ; et l'on arrive à un grand coude dans la vallée. Les usines ont cessé, la rivière coule librement, le paysage n'est plus encombré de fabriques et de maisonnettes d'ouvriers, les montagnes se sont rapprochées.

Le chemin de fer, la grand-route et le ruisseau se disputent la trouée, passant et repassant l'un par dessus l'autre.

Des carrières, il n'en manque pas, mais la vallée est parfois très jolie et elle a un nous ne savons quoi de romantique, à cause des grandes fermes espacées sur la rivière.

Ainsi, à Barse, un vieux manoir, avec des tours solides et des donjons, occupe un grand espace de terrain. Plus loin, de même, à Royseux, une très grande métairie. Bâtiments de 1500-1600.

Ces fermes ont tout ce qu'il faut pour mener une vie à part, et c'est le vrai tableau du vieux temps, quand, à cause des difficultés de communication et des querelles de famille à famille, le seigneur-cultivateur qui avait succédé au seigneur-brigand devait trouver à subvenir à ses propres besoins et à ceux de sa maison.

Les étables et les écuries sont bien garnies; il y a des granges spacieuses et qui narguent la disette; il y a aussi, dans une

dépendance, le long du cours d'eau, un moulin et plus loin des fours à cuire le pain. Que faut-il de plus?

* * *

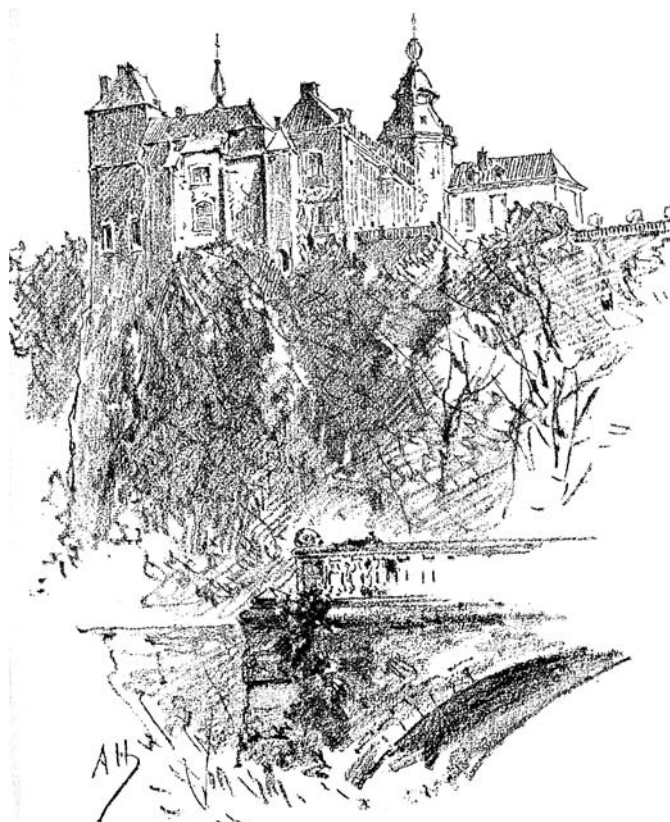
Le Hoyoux, s'il n'était pas maîtrisé par de nombreux barrages, serait plutôt un torrent qu'un ruisseau. Car, dans la rigole qu'il s'est creusée, son niveau baisse rapidement et il a, à cause de ces barrages, des alternatives de tranquillité et de fureur qui sont très caractéristiques.

Ajoutez à cela les hautes montagnes boisées, ou les rochers abrupts, qui forment le fond, les vallées latérales qui s'ouvrent de droite et de gauche, et vous avez un ensemble très pittoresque..., jusqu'au moment où une brusque déchirure de la montagne vous montre une carrière de pavés dans tout ce qu'elle a de plus laidement industriel.

Des tranches de montagne à pic, un bruit continu de marteaux taillant les pavés, des écroulements de pierres et de cailloux mal venus ou brisés, des roulements de wagonnets chargés, et des amoncellements de débris aussi hauts que les montagnes elles-mêmes. Une débauche, un vrai gaspillage de grès, quoi!

On se demande, quand on voit ces tas de matériaux hors d'usage, ces tas qui croissent tous les jours, qui s'avancent dans la vallée et menacent de la combler, jusqu'à quand dureront ces taillades effrénées dans la roche et cette manipulation lâche qui fait, semble-t-il, plus de déchets que d'ouvrage vraiment utile!

MODAVE



Modave - Son château.

Au Pont-de-Bonne, où est la station de Modave, on tombe en plein dans l'exploitation industrielle. Ici des pavés, là de la pierre de taille. Cela absorbe toute l'attention et tout le paysage. Et l'on a hâte, vraiment, de monter la côte, par la grand-route de Stavelot, vers le village de Modave.

A mi-chemin, une belle drève s'aligne à droite. Elle court au château, une étape très courue des touristes et qui a sa valeur.

Mais, si vous voulez voir au château autre chose que le parc qui est superbe, il ne faut pas y arriver à brûle-pourpoint; il faut annoncer votre visite et votre désir.

Le parc est très grand, et le Hoyoux qui le traverse, dans le

vallon au bord duquel est perché le château, y est, tour à tour, écumant comme un torrent ou calme et transparent comme une glace. Les étangs foisonnent de superbes truites que les amateurs du bouchon doivent amèrement regretter ne pouvoir happer.

* * *

Si nous vous avons amené jusqu'à Modave, c'est uniquement pour le château qu'un touriste ne peut ignorer. Plus haut, le Hoyoux n'a plus grand-chose de pittoresque et il faut revenir sur ses pas.

NOTRE-DAME-DE-LA-SARTE

Mais, pour ne pas reprendre par le faubourg de Huy, nous allons escalader la montagne, à droite et un peu au-delà de la station de Barse.

Il y a, si vous êtes curieux de géologie, le long du chemin qui monte, des formations de pierres très amusantes, des conglomérats, des poudingues drôles qui ressemblent à..., ma foi, à de la tête pressée.

Ne vous découragez pas à la montée, passez à travers bois et, au sommet du plateau, laissant le village de la Sartre à droite, vous jouirez bientôt du plus beau panorama qui soit, sur le Condroz, autour de vous, et sur la Hesbaye, devant vous, au-delà de la vallée de la Meuse.

Vous atteindrez alors le hameau de Sart, où se trouve une grande place triangulaire, ombragée de beaux arbres, à la rencontre de plusieurs chemins, avec, au sommet du triangle, une église neuve, en style renouvelé des gothiques.

Vous êtes en un lieu de pèlerinage très renommé en pays wallon, à Notre-Dame-de-la-Sartre.

Du reste, vous vous en apercevrez bien vite en descendant, vers Huy, la côte qui est très raide; vous vous en apercevrez en comptant, à votre droite et à votre gauche, les chapelles en style classique, qui contiennent, croyons-nous, les douze stations du chemin de la croix.

La rue ou le chemin descend en zigzags et est très curieuse. Cela doit être typique au jour du pèlerinage.

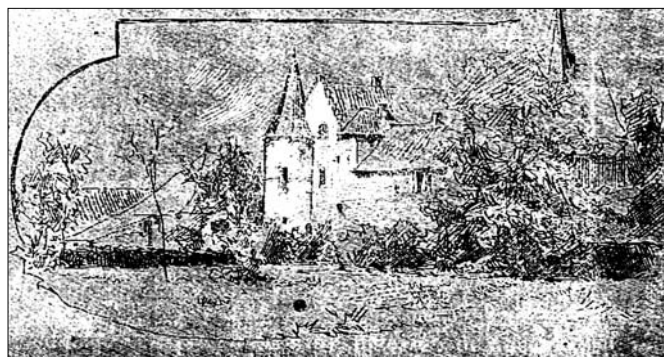
Au bas de la descente, où un marchand de médailles miraculeuses fait l'article, vous débouchez sur le marché aux bœufs de Huy.

* * *

Nous reprenons la descente de la Meuse, après avoir jeté un coup d'œil sur le bel ensemble que présente la ville au bord de l'eau, vue de la rive gauche du côté de la gare.

C'est une grande nappe où tout Huy se mire et forme un tableau très pittoresque.

LA MÉHAIGNE



Château de Fallais sur Méhaigne.

La Méhaigne, qui fait vis-à-vis au Hoyoux, le long de la Meuse, nous en voudrait si nous ne rappelions ici les points de vue et les souvenirs intéressants de Fumal et de Fallais.

Mais force nous est, malgré tout, de revenir de toutes ces excursions assez lointaines, au bord du grand fleuve.



Fumal sur Méhaigne.

LE PAYS INDUSTRIEL

Nous avons noté — sans regrets hors de saison — l'envahissement des rives romantiques de la Meuse, de Namur à Huy, par l'industrie positive.

De Huy à Liège, ce n'est plus l'envahissement, c'est l'absorption et l'amoncellement.

Le pays tout entier disparaît sous l'amas des usines et des agglomérations ouvrières. Et la vallée retentit de la clameur du travail, en même temps qu'elle se voile d'un rideau de fumée.

Déjà, aux deux villages d'Ampsin et de Amay, nous rencontrons les exploitations des minerais métallifères qui se suivent le long de la montagne. Mais ce n'est qu'une entrée en matière.

Ces deux villages ont une population nomade, dont l'exode hebdomadaire est encore une de ces curieuses et tristes conséquences de la fièvre industrielle de notre siècle.

Le lundi, pendant toute la journée, les trains qui montent vers Liège sont pris d'assaut par des nuées de travailleurs. La pipe à la bouche, le sac bleu rempli de victuailles jeté sur l'épaule, ils s'en vont travailler à Jemeppe, à Tilleur, à Seraing, à Flémalle, que savons-nous ?

Puis, quand vient le samedi, ils reprennent le train qui les ramène à la campagne, à leur village ; car il y a encore un peu de campagne à Ampsin et Amay. Et ils passent la journée du dimanche en famille ou bien en cultivant un maigre lopin de terre.

Les gens de ce pays, le long de la Meuse, ont aussi une réputation de briquetiers habiles qui les fait rechercher de très loin. Et, au printemps, ils s'en vont par bandes nombreuses en Allemagne, pour y passer toute la campagne d'été, gagnant un salaire un peu plus élevé qui les aidera à vivre l'hiver.

Partout où la Meuse, par une courbe lente, rejette la voie du chemin de fer contre la montagne, on revoit celle-ci, non plus nue et abrupte, telle que l'ont faite les cataclysmes géologiques et les intempéries de l'air, mais fouillée, creusée, exploitée. Tantôt ce sont des ouvertures béantes de fours-à-chaux, tantôt des tranchées au cœur même de la pierre, qui coupent la montagne en deux et au fond desquelles la pioche retentit.

Si parfois, l'on peut apercevoir, entre les cheminées et les bâtisses, un coin de paysage lointain, on voit des coteaux plus arrondis, des vergers et des champs plus spacieux.

FLÉMALLE-SERAING

Mais ce n'est qu'un éclair, cette campagne.

Car voici Flémalle qui est le point initial d'une cité industrielle s'étendant sans interruption, sur les deux rives du fleuve et de ses affluents — l'Ourthe et la Vesdre — jusque bien au-delà de Liège.

L'agglomération s'étale, sans solution de continuité, sur des lieues de superficie. C'est comme une province entièrement couverte d'usines et de fabriques, centres de rotation autour desquels rayonnent les habitations des ouvriers. Flémalle-Haute, Flémalle-Grande, Jemeppe, Tilleur, Val-St-Lamhart, Seraing, Ougrée, tout cela se touche et ne forme qu'une ville,

desservie par un fleuve admirable et sillonnée par des kilomètres de voies ferrées.

Le sol ici n'est plus considéré que comme une chose qu'il faut fouiller, miner, puis fondre ou brûler. La surface n'a de valeur que pour supporter les engins de travail et les voies de transport. L'agriculture n'a pas de place.

Elle étoufferait, d'ailleurs, sous la fumée et la suie.

Les bâtiments sont remplis de lueurs glauques ou vertes : c'est le zinc et le cuivre ; des cheminées trapues jettent des flammes rouges : c'est le fer avec ses hauts-fourneaux ; les hangars retiennent de coups de marteau sonores : ce sont les ateliers de construction ; des montagnes noires, artificielles et faites d'éboulements, s'élèvent à côté de la montagne grise : ce sont les charbonnages et leurs déblais, leurs « terris ».

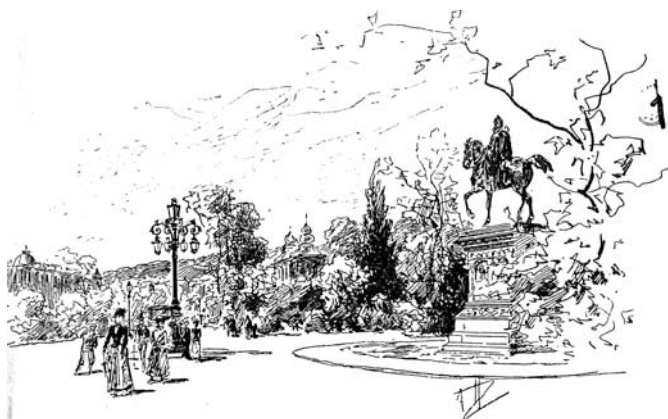
Une rage de travail, une rage stupéfiante, éblouissante, règne. Chaque être humain, qui vit sur ce sol, ne prend qu'une part infime au labeur général. Mais de l'accumulation de ces énergies, savamment conduites et hiérarchiquement réglées, sort la plus glorieuse étiquette de notre siècle, l'industrie métallurgique.

Que pourrions-nous vous rappeler de Seraing, de l'universelle usine Cockerill que vous n'en ayez lu, ouï dire ou peut-être vu ? De cette vaste machine où le métal pénètre sous forme de blocs arrachés à la terre et d'où il sort, après avoir été fondu, battu, laminé, ouvré, poli, ajusté et monté, sous la forme de splendides locomotives ou de gigantesques machines motrices ?

Rien assurément qui puisse vous rendre le sentiment de respect que ces majestueuses productions de l'art de l'ingénieur vous ont procuré, quand vous les avez vu élever, ou quand vous les avez vues fonctionner, dans leur mouvement réglé, pondéré, lent ou vertigineux.

Aussi passons-nous rapidement à travers tout ce pays de travail et venons-nous à Liège.

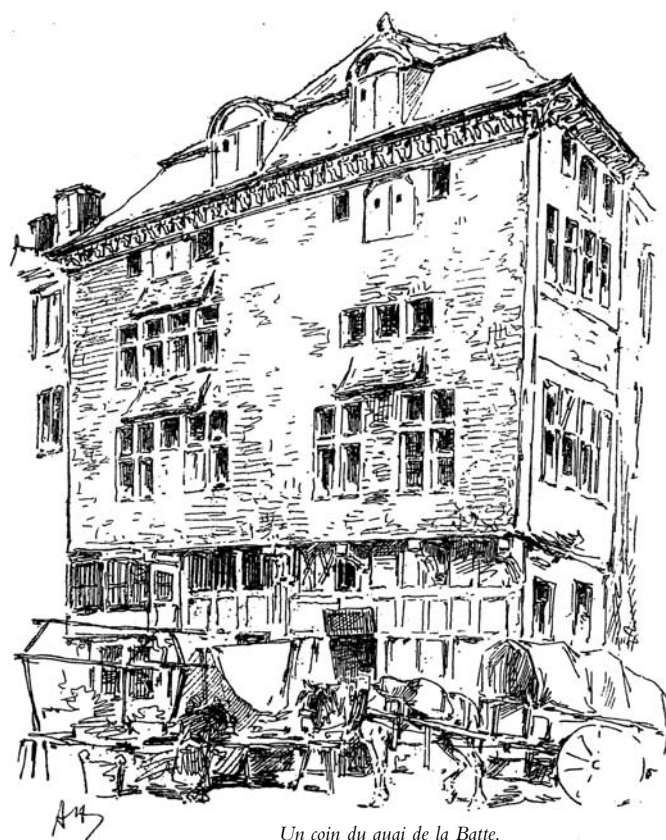
LIÈGE



Le square d'Avroy.

Une bien belle et grande ville ! Mille choses font que l'on s'y plaît. Elle a des quartiers riches et neufs qui ne le cèdent point aux plus beaux des capitales ; elle a des percées de boulevards cossus et pittoresques ; elle a des monuments anciens ou récents remarquables ; elle a un fleuve majestueux avec des ponts audacieux ; elle est située dans un décor splendide. Elle a de l'imprévu : tantôt plate comme une ville des plaines, puis tout à coup montante et étagée au flanc d'une montagne à pic avec de brusques descentes dans un vallon opposé ; elle a enfin des panoramas superbes.

Et quel mouvement de bon augure dans ses rues ! quel caractère accueillant et hospitalier chez ses habitants, avec une pointe de fanfaronnade naïve qui fait d'eux comme les Gascons de ce pays ! Avec tout cela, l'activité superbe d'une cité industrielle, riche de souvenirs historiques glorieux, et jalouse de maintenir son renom dans le monde.



Un coin du quai de la Batte.

Nous voudrions bien vous citer quelques monuments et quelques choses à aller voir, mais cela serait trop long et vous préférerez aller à la découverte, ou vous laisser conduire par les guides.

Vous ne manquerez pas de passer par ce nouveau quartier construit sur l'Île de Commerce, naguère encore déserte; vous y verrez les terrasses avec les groupes décoratifs et le fameux



Saint-Denis.

Huy?

taureau qui a tant fait jaser; vous suivrez le Boulevard d'Avroy, construit sur un bras de la Meuse; vous prendrez la rue du Pont d'Ile si étroite, mais où se concentre, dirait-on, tout le mouvement de la cité; vous verrez — vous verrez..., enfin vous verrez la ville tout entière, sans oublier la Place de l'Hôtel de Ville, avec le perron, le fameux perron de Liège.

Nous pourrions vous faire de longues pages d'histoire en passant par le Palais des princes-évêques, mais vous savez tout cela ou vous pouvez lire cela partout ailleurs, si vous le voulez.

* * *

Mais avez-vous remarqué l'eau qui coule perpétuellement à la fontaine du Perron et dans les parcs; aviez-vous remarqué celle qui emplissait le bassin de



Le Perron.



Une ruelle.

Non, sans doute ?

Eh quoi ! de l'eau ! qu'y a-t-il de remarquable ?

Rien à première vue. Mais il est quelquefois intéressant de savoir d'où elle provient. Or l'existence de ces fontaines, de quelques-unes du moins, est si étroitement liée à l'existence, à la vie industrielle des cités qu'elles arrosent que nous voulons arrêter, pour quelques moments, votre attention sur une question d'hydrologie qui a occasionné des monceaux de pièces de procédure et de jurisprudence.

Le pays de Liège, comme les Ardennes en général, recèle, dans ses montagnes, des richesses naturelles que nous exploitons. Il y a, principalement, les mines de houille qui forment, sous la ville des princes-évêques et aux environs, un réseau d'excavations dont les premières ont été faites il y a plusieurs siècles.

Ces mines font la fortune du pays ; le peuple tout entier est intéressé à leur conservation et à leur exploitation.

Or il se fait, naturellement, que, dans ses crevasses et ses galeries ainsi ouvertes au cœur des montagnes, l'eau du ciel descendant de la surface vers les profondeurs vient s'accumuler. Ce fut, jadis, pendant de longues années, une calamité pour les propriétaires des mines et pour la contrée, car l'exploitation devait s'arrêter devant l'inondation des houillères,

Il fallut chercher le moyen de faire écouler ces eaux.

On creusa donc des canaux en contrebas du sol des mines vers les vallées à ciel ouvert. Ces canaux d'écoulement s'appelaient areines. « Telle fut l'importance de ces canaux, disent MM. De Brouckere et Tielemans dans leur *Répertoire de droit administratif*, que l'usage et les anciens records du pays attribuaient la propriété de la mine à ceux qui formaient une areine pour la débarrasser de ses eaux. En effet, c'était la conquérir que de la remettre par ce moyen en état d'être exploitée de nouveau. »

Mais de ce creusement d'un canal d'écoulement, de ce passage d'une eau non naturelle sous ou sur des propriétés particulières, naissaient des droits et des devoirs de toute nature. Puis, il y eut des gens qui voulurent se servir de l'eau ainsi recueillie. Bref, il y eut une législation et une jurisprudence volumineuse, et, de nos jours encore, ces areines subsistent avec toutes leurs servitudes.

Naguère, les fontaines du Perron de Liège et les maisons voisines étaient alimentées par l'eau d'une areine.

Il va de soi que les areines, aujourd'hui, n'ont plus autant d'utilité que jadis, car les machines d'épuisement modernes ont bientôt fait de vider les mines.

Il nous a paru, cependant, curieux de rappeler ce petit souvenir juridique, car il tient une grande place dans l'histoire du pays, la prospérité générale étant intimement liée à l'exploitation des mines et des houillères.

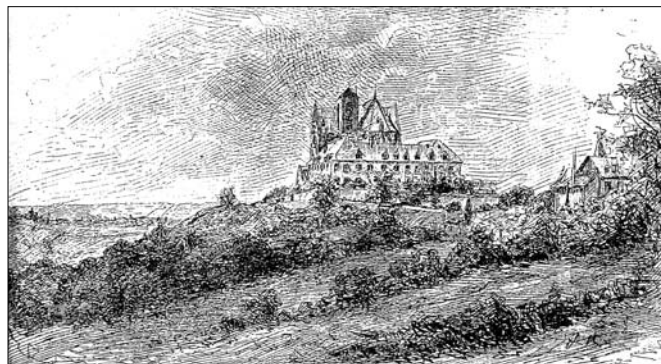
* * *

Cette petite excursion dans le domaine du droit ne nous a pas fait oublier que notre promenade à travers le quartier de Liège n'est pas terminée.

Car Liège n'est point tout dans Liège-ville. Il est aussi dans ses environs, qui sont, à quelques kilomètres de l'agglomération — au-delà des usines — les plus agréables et les plus variés qui soient.

Le chemin de fer vous mène en quelques instants dans ces endroits charmants qui ont nom Tilff ou Esneux ou Chaudfontaine, sur les bords murmurants de l'Ourthe ou de la Vesdre. Il y a même un lieu de pèlerinage très fréquenté, et par conséquent très riche, Chèvremont, d'où l'on jouit d'un superbe panorama.

Les montagnes voisines ont la croupe couverte de bois, propices aux rêveries ou aux folles débandades : tel le bois de Cointe et celui de Kinkempois. Le fleuve, enfin, a ménagé sur



Chèvremont.

ses rives quelques oasis de verdure, perdues dans le désert aride et noir des usines, et l'on va d'enchantement en enchantement par le léger bateau-mouche qui vous y conduit, glissant sur la nappe unie, en zigzagant de débarcadère en débarcadère.

Voici, par exemple, le « Petit-Bourgogne ». Sur l'herbe du verger, planté de pommiers, les familles sont assises autour des tables. Le café, ce bon café liégeois, qui forme comme le dérivatif obligé de l'amère « Saison » et du « Pecket » poivré, fume dans les tasses, et tous, grands et petits, grignotent un morceau de tarte au riz ou aux fruits, autres produits du terroir.

Chaque groupe est isolé dans la foule. Le plus grand laisser-aller règne, et l'on ne s'occupe point des voisins. Les enfants sont à l'escarpolette ou aux engins de gymnastique, et jeunes filles, jeunes gens prennent part à leurs ébats, en les excitant.

Le « Petit Bourgogne » est adossé à un versant de montagne où des plants de vigne sont alignés avec soin. C'est le vignoble qui donne son nom à la guinguette, ou *vice versa*, et le petit vin clairnet qu'on y sert, d'un jaune doré appétissant, n'est point mauvais du tout.

* * *

Six heures sonnent. A la saison d'automne, c'est l'heure où il faut songer à rentrer au logis. La ville est à une lieue : un tram à vapeur nous y conduira en quelques minutes.

Mais voici une houillère dont la porte est ouverte.

C'est une occasion qui se présente de voir un de ces établissements, si nombreux aux environs. Demandons-en l'entrée.

Les machines bruissent de tous les côtés ; les câbles, les chaînes, les courroies se croisent, secoués d'un balancement régulier. Le sol est noir, les bâtiments sont noirs, les hommes sont noirs. Nous rencontrons des mineurs, dont la face disparaît sous le poussier, qui s'en retournent chez eux, la pique sur l'épaule. Sur une passerelle suspendue, des wagonnets roulent continuellement, entraînés par une chaîne sans fin : ils s'en vont au loin, au fleuve, déverser leur chargement, et le même mouvement qui les entraîne les ramène.

Nous sommes donc si près de la bure ?

Gravissons les escaliers que voilà. Sur la plateforme, trois hommes, à la figure grave, salie de houille, se tiennent debout près d'un levier. Devant nous, deux câbles aplatis, larges, gluants et sales, glissent avec une rapidité vertigineuse. A peine distingue-t-on la trame des cordes dont ils sont faits. L'un monte, l'autre descend. Par intervalles, des taches blanches apparaissent et passent. Ce sont des points de repère, peints à l'huile. Derrière, dans le bâtiment, l'on sent vaguement des machines qui remuent et d'immenses roues qui tournent, roulant ou déroulant les câbles que nous voyons.

* * *

Tel est le puits d'extraction. Un silence règne parmi les hommes qui sont là. Les machines seules soufflent dans le fond.

Il y a des vies humaines en jeu : c'est le « trait du jour » qui remonte.

Une sonnette pimpante retentit, bruit dissonant au milieu de cette grandeur ; l'on voudrait un bourdon de cathédrale !

Ce signal indique que le câble est à son bout et que la cage est proche. L'un des hommes pose la main sur son levier. La cage apparaît. Trois mineurs, éblouis par la lumière du jour, s'y tiennent debout, sous la pluie de l'eau qui dégoutte. Le levier est abaissé, la cage s'arrête avec un choc, une porte est ouverte et les trois revenants sortent, le chapeau ciré sur la tête, la lampe de sûreté, encore enflammée, à la ceinture. Ils passent en saluant et disparaissent, muets et simples. Ils viennent pourtant des entrailles mêmes de la terre; ils y ont accompli un labeur glorieux!

Nouveau coup de sonnette; les courroies reprennent leur mouvement silencieux et vertigineux, en sens inverse. Cette fois, c'est un wagonnet de charbon montant du fond. Deux hommes s'en emparent et le poussent sur les rails vers la chaîne sans fin, qui l'entraîne par son poids.

Les hommes qui vont descendre pour le trait de nuit sont ici, autour de nous, sur la plateforme. Ils attendent, indifférents, que l'heure ait sonné. L'habitude a atrophié chez eux le sentiment du danger. Ils iront tout à l'heure, à l'ouverture béante de la bure, s'enfermer dans la cage, ils descendront dans les profondeurs avec la rapidité d'une pierre qui tombe. Il n'en sera que de ça. C'est leur lot. Il faut vivre!

Un homme, dans ce groupe de travailleurs, prend, à nos yeux, une allure épique. C'est l'homme au levier. Portier grave de cet antre qui se nomme une mine, il tient dans sa main l'outil qui lui confie la vie de ses semblables. Toute distraction serait fatale.

Ce mécanicien est un héros ignoré. Il est le couronnement et la synthèse de toutes les impressions que l'on ressent au cours d'une excursion dans ce pays industriel par excellence...

La nature sauvage, bouleversée, exploitée, asservie par le génie de l'homme, mais ne livrant ses trésors qu'au prix d'un travail réfléchi, continu, étreignant et tuant.

L'OURTHE

De Liège, pour remonter dans le vrai pays d'Ardenne, il faut prendre les vallées des rivières qui viennent se verser dans la Meuse.

L'Ourthe, d'abord.

Grande rivière qui va nous mener bien loin au cœur du pays des forêts...

Après avoir franchi le beau pont du Val-Benoît, passé devant Angleur qui est, de ce côté, la limite de l'agglomération industrielle liégeoise, nous entrons dans la vallée. Montagne de-ci, montagne de-là, plus ou moins rapprochées et voici Tilff. Très joli site où les Liégeois viennent volontiers «villégiaturer». Il y a de belles promenades sur les hauteurs et l'on peut rentrer en ville par des chemins de traverse, en passant par le bois de Colonstère.

Après Tilff, Esneux, tout aussi agréable, peut-être plus. Le village est à la fois sur la montagne et au bord de l'eau et tout le tableau est riant.

Mais quel contraste plus loin, à Poulseur et à Comblain-au-Pont! Le paysage est de nouveau entaillé de tous les côtés: on est en pleine contrée de carrières.

On y trouve néanmoins encore quelques agréments et, chose que nous allions oublier, les amateurs d'explorations dans les grottes sombres pourront se donner ce plaisir, à la fois à Tilff, à Esneux et à Poulseur...

* * *

Le premier coup d'œil que l'on jette sur une carte géologique de la Belgique fait voir que les divers précipices et grottes, où les rivières des Ardennes se perdent, se trouvent situés sur une bande de calcaire du terrain primaire qui traverse tout notre pays, en y entrant par Chimay et sortant par Verviers.

Cette bande fait la limite entre deux terrains d'âges dif-

férents, le plus ancien appartenant aux Ardennes proprement dites, l'autre constituant le Condroz.

On voit aussi que ce calcaire, contenant des grottes et des creux, est entouré de pierres schisteuses, roches plus ou moins friables. Il semble donc que cette zone ait été l'objet d'une forte poussée entre les terrains du Condroz et ceux des Ardennes, et qu'il en est résulté des dislocations intérieures, des renversements de couches, des failles, des creux qui ont formé l'origine des grottes de Han, de la Lomme, de Rochefort, de Remouchamps, de Tilff, Esneux, etc. Les eaux, en pénétrant dans ces oubliettes, les ont augmentées, arrondies pour y trouver des issues.

* * *

A Comblain-au-Pont, une large rivière vient mêler ses eaux à l'Ourthe; c'est l'Amblève. Nous la reverrons plus tard.

Le chemin de fer monte toujours et encore: Hamoir, Bomal. Paysage plus large, avec peu de pittoresque. L'Ourthe se gonfle ici des eaux de deux affluents qui nous mèneraient trop loin en ce moment: le Néblon et l'Aisne.

Si le cœur vous en dit cependant, allez y voir. L'Aisne, surtout, vaut l'excursion jusqu'à la Roche-à-Frêne. Ce n'est pas loin et l'on a à admirer une curieuse muraille de blocs de roches qui, bien que fort naturelle, a l'air d'avoir été construite aux temps fabuleux où les maçons jonglaient avec des rochers.

DURBUY

De Bomal à Barvaux, une nouvelle étape le long de l'Ourthe.

Ici, il faut descendre, forcément. Car Barvaux annonce Durbuy...

Parce que Messieurs les Ingénieurs, en traçant la ligne de chemin de fer de l'Ourthe ont préféré couper le plateau que suivre les méandres de la rivière, il est arrivé que Durbuy a été délaissé et que la gare de la ville est, en réalité, au village, à Barvaux.

Le village a profité de cette préférence et, en somme, il est en train de détrôner la ville.

Donc à Barvaux, il faut faire étape. Grande agglomération avec une église toute neuve et des points de vue agréables. Il y a un beau panorama des plateaux de la Famenne quand on monte la côte pour aller à Durbuy.

Cette promenade se fait par deux chemins, l'un difficile et assez compliqué, qui est la «traverse»; l'autre, très aisé: on suit le fil télégraphique.

C'est très singulier, quand on arrive à la crête de la montagne! On cherche, dans le nouveau creux qui se dessine, la ville où l'on va. Mais rien, si ce n'est très loin, très loin, un petit groupe de maisons. Ce ne peut être Durbuy, ou l'on aurait été bien trompé!...

Enfin, il faut aller de l'avant. On fait quelques centaines de pas..., et, tout à coup, on voit s'ouvrir devant soi un précipice, un véritable creux à pic.

Au fond du trou, la ville.

C'est un changement à vue qui vous met au-dessus de Durbuy, au moment où vous commenciez à croire que vous étiez égaré.

L'agglomération éloignée de tout à l'heure est Tohogne.

* * *

Durbuy, une vraie ville de l'ancien temps. Tout ce qui faisait, au moyen âge, une cité, un noyau urbain, se découvre réuni dans la vallée. Un cours d'eau, un pont, un château, une église, un moulin: la rencontre d'un chemin d'eau et de terre, la demeure du seigneur, le symbole de la religion et la mécanique qui broie le blé des vassaux, au profit du seigneur.

Tel était Durbuy à l'origine, tel est Durbuy, encore aujourd'hui. Remis à neuf, naturellement et au goût du jour; mais les

grandes lignes y sont encore.

On descend dans le trou par un escalier taillé dans le rocher ou par une rampe en lacets, beaucoup plus longue.



Les rochers de Durbuy.

Une des principales curiosités de l'endroit, ce sont les rochers qui dominent la petite ville. On dirait une montagne qui a été tranchée d'un coup de hache et qui montre, dans toute sa pureté, le phénomène du plissement des couches calcaires sous la pression d'en bas. On voit, en quelque sorte, la matière se modeler, s'arrondir pour céder à la force intérieure qui a fait les montagnes, ces grosses boursouflures de la croûte terrestre.

DE MELREUX À LAROCHE

De Durbuy à Melreux, l'Ourthe fait un grand coude. Il faut, par la grand-route, traverser tout un plateau nu. Il vaut donc mieux retourner à Barvaux et remonter en chemin de fer pour quelques minutes.

A Melreux, et tout à l'entour, des prairies; les montagnes sont au fond. Pays qui ne dit pas grand-chose: nous savons déjà que c'est le plateau de la Famenne. Les montagnes du fond annoncent l'Ardenne.

Mais il y a des gens qui viennent ici, et aux environs, parce que l'Ourthe y coule avec calme, qu'elle est assez profonde à certains endroits et qu'il y a du poisson.

Parlons donc un peu de cette race spéciale de touristes qui viennent aux Ardennes parce qu'on y pêche un poisson succulent, la truite. Cette race est prosaïque, plus que cela même parfois, mais elle est caractéristique.

Un vrai type, ce bon rentier qui vient du plat pays, seul ou en famille, s'établir, pour l'été, dans un village quelconque des bords de la Meuse, de la Lesse, de la Semoys ou de l'Ourthe, de l'Ourthe surtout, pour y tuer le temps et passer la belle, saison en essayant d'attraper du poisson à la ligne.

Oh! des lignes, il ne lui en manque pas et des modèles des plus perfectionnés; des hameçons aussi. Et des appâts donc? Avec quelle sollicitude il met tous les soirs tremper des bribes de fromage dans des soucoupes remplies de lait.

Il n'y a pas de barbeau qui résistera à la tentation, pas de truite qui ne se laissera prendre!

Et notre pêcheur part tous les matins de bonne heure, s'installe au bon endroit qu'il a choisi et attend...

Il attend jusqu'au dîner, retourne à l'hôtel, où on lui sert du poisson — qui n'a pas été pris par lui —, et repart pour la pêche. Le soir, il rentre, le plus souvent bredouille. Heureux, s'il a quelques ablettes.

C'est tous les jours la même chose. Le pays n'est rien pour lui; il n'est pas venu pour cela. Il vit dans une douce béatitude, absorbé par la contemplation du petit bouchon flottant qui danse sur les rides de l'eau.

Et des types pareils se comptent par centaines dans tous les

coins des Ardennes.

Ils n'ont jamais pris une truite qui valut la peine d'être mangée, mais ils ont tous les jours une ardeur renouvelée et un espoir qui ne peut être désabusé.

* * *

Melreux est la tête de ligne d'un chemin de fer vicinal qui aboutit à Laroche. Mais il faut, quand on est un vrai touriste, marcher autant que l'on peut. C'est un principe qu'il faut, ne l'avons-nous pas dit déjà?, adopter une fois pour toutes. Les véhicules s'offriront toujours à temps.

Ainsi, aller d'une traite en «vicinal», de Melreux à Laroche, c'est brûler les étapes et voir trop peu des beautés de paysage que présente cette entrée, au long de l'Ourthe, dans le cœur des Ardennes proprement dites.

Vous devez donc suivre à pied la grand-route qui longe la rivière. Vous verrez, à Hotton, du haut du vieux pont, flanqué de murs de quais dignes d'une grande ville, les îles verdoyantes bordées de beaux arbres et derrière elles, immédiatement, une première muraille de rochers nus.

La vallée commence dès lors à se rétrécir, pour devenir de plus en plus, vers Laroche, une gorge étroite où il n'y a pas beaucoup plus de place que pour la rivière, la route et quelques prairies, de moins en moins étendues.

Vous passez ainsi successivement par Hampteau, Rendeux, et vous prenez le chemin de fer vicinal à l'une ou l'autre station,... jusqu'à Laroche.

Cependant nous croyons qu'il vaut mieux que vous redescendiez à la dernière station, à Cielle, si vous voulez jouir de la surprise et du beau spectacle que procure la descente vers Laroche, dans l'entonnoir où cette jolie petite ville est blottie.

C'est notre opinion, basée sur ceci que, lorsque nous avons visité le pays la dernière fois, le chemin de fer vicinal s'arrêtait là, et l'on était bien forcé de faire le reste pédestrement — ou en voiture d'hôtel — ce qui est tout autre chose.

Nous disons donc que la grand-route monte la côte pour franchir le dos d'âne autour duquel l'Ourthe s'arrondit, et redescend en biais, pour permettre de contempler à l'aise le panorama de la ville.

Cette route est récente, l'ancienne était plus haut sur la montagne, moins pratique et plus escarpée.

LAROCHE



Rien ne dépasse en harmonie et en pittoresque la vue de Laroche du haut des montagnes qui l'entourent; et l'on sent, pour ainsi dire, déjà par le seul charme du paysage que c'est ici un séjour enchanteur, le plus complet assurément de toute l'Ardenne.

Ce vieux et noir château, en ruines, dominé par des contre-forts de la montagne, dominant, à son tour, une gentille agglomération de maisonnettes aux toits violets, dont le pied est baigné par une rivière limpide, fait un tableau inoubliable, restant fixé pour toujours dans la mémoire.



L'entrée du château.

Et quelle bonne hospitalité on trouve dans les auberges de la petite ville, quelles promenades variées dans les environs !

Bref, il n'est pas étonnant que la renommée de Laroche se soit étendue, comme elle l'est, parmi la gent anglaise, qui se connaît en villégiature.

La cité luxembourgeoise, l'été, est envahie littéralement par les insulaires qui en font le centre de leur séjour dans les Ardennes. Ils se donnent le mot pour revenir tous les ans, de plus en plus nombreux.

Ils n'ont pas mal choisi.

A l'heure du dîner, quand les cloches des hôtels ont résonné pour la dernière fois, on les voit revenir de tous les côtés, dans leurs costumes toujours singuliers et reconnaissables, de leur promenade matinale.

* * *

Laroche est une grande rue avec des embranchements, d'une part vers la rivière, de l'autre vers la montagne. Il y a surtout le château à voir, vieux débris un peu plus complet que les innombrables autres châteaux dont tout ce pays est parsemé.

Mais il y a les environs qui sont très beaux et qui, dès qu'on est sur les hauteurs, fournissent le spectacle déjà vanté du panorama de la petite ville dans son bas-fond.

On rencontre, sur les flancs des montagnes, de véritables sentiers de chèvres, taillés dans le roc et côtoyant des précipices d'où l'on voit les belles prairies qui bordent la rivière.

Le ruisseau du Bronze, le long duquel on trouve le lieu-dit des Tombes, est une des excursions à faire, et, pour les marcheurs intrépides, il y a une belle étape jusqu'au confluent



Les Tombes.

des deux Ourthes.

On passe auprès des gorges du Hérou, où la rivière se contorsionne extraordinairement autour de presque illes rocheuses qu'elle a coupées net.

* * *

Il est rare, de quelque côté que l'on erre dans ce pays, de ne point voir, sur les hauteurs, s'élever, à la lisière des bois, des traînées de fumée qui vagabondent sur les cîmes, et qu'un coup de vent rabat parfois dans la vallée.

Alors, il se répand dans l'atmosphère une douce et agréable odeur de brûlé, ce parfum spécial du bois qui grésille, ce parfum que l'on a appris à connaître, à aimer, en hiver, quand la bûche pétille dans l'âtre.



Rochers du Hérou.

Ce sont des incendies voulus que l'on a allumés ainsi sur la montagne, et ces incendies portent un nom spécial, l'essartage ; mot dont la racine *sart* a servi à baptiser de nombreux villages ou hameaux du pays wallon et que l'on rencontre depuis Huy jusqu'à la Semoys, jusqu'à la Sambre.

Ces incendies sont une opération pratiquée depuis le jour — lointain et perdu dans les siècles — où l'on a commencé à déroder la vaste et impénétrable forêt qui couvrait toute l'Ardenne ; depuis le jour où l'on a essayé de faire de l'agriculture sur les hauts-plateaux.

Le procédé varie suivant la nature du sol et les coutumes de chaque contrée. Mais il s'agit toujours de brûler les plantes sauvages, bruyères, fougères, genêts, etc., pour former de leurs cendres un lit qui sert d'engrais à la terre et permet d'y semer, par séries de 2, 3 années, du seigle ou d'autres céréales.

L'essartage ou l'écobuage, comme on dit aussi, se pratique aux confins des fagnes ou au milieu des bois, quand les taillis sont coupés, et l'odeur de brûlé, si agréable, provient surtout des souches que le feu vient lécher. Il y a toujours plus de fumée que de flammes et c'est cette fumée dont les flocons viennent, à certains moments, animer le paysage, de quelque côté que vous vous tourniez.

L'AMBLÈVE

Il vous souviendra que nous avons rencontré, en remontant l'Ourthe et en passant à Comblain-au-Pont, l'embouchure de l'Amblève. Il nous faut donc redescendre la jolie rivière que nous avons suivie jusqu'ici depuis Liège, pour pénétrer dans la vallée de son affluent principal.

Nous pouvons faire une partie de ce chemin à pied, en passant par Cielle, Macouray et Marcourt. Trois villages pittoresques, perchés sur les hauteurs ou étagés sur les pentes. Routes, très capricieuses, avec de grands détours.

On descend de Marcourt vers l'Ourthe presque en face de l'ermitage de St-Thibaut, niché de l'autre côté sur la montagne, au milieu d'un grand bois touffu.

Puis nous reprenons le chemin de fer vicinal et le chemin de fer jusqu'à l'Amblève, jusqu'à Comblain.



Marcourt.
* * *

On vient de construire le long de l'Amblève, une ligne de chemin de fer qui aboutit à Trois-Ponts sur la ligne de Spa, Stavelot, Viel-Salm. Les constructeurs de ce chemin de fer se trouvaient en présence de telles difficultés qu'il a fallu de longues années pour l'achever et qu'il n'a pu être mis en exploitation, jusqu'aujourd'hui, que sur une partie de son parcours, jusqu'à Stoumont.

Ne vous découragez pas si, en entrant dans la vallée de l'Amblève, vous ne rencontrez que des carrières gigantesques de pierre de taille, de pavés et de chaux. Traversez tout cela sans vous arrêter, vous aurez assez de charme à voir le reste. Un reste qui est, à notre avis, ce que l'Ardenne offre vraiment de plus sauvage et de plus beau dans sa sauvagerie.

Vous pourriez bien, afin d'éviter la vallée des carrières, prendre par la montagne, au-dessus de la station de Comblain-au-Pont. Vous découvririez de jolis bouts d'horizon et vous traverseriez quelques pittoresques villages et hameaux, comme Oneux, les Chambralles, Septroux ou Awans, mais vous risqueriez, peut être bien, de vous perdre aux sentiers, comme nous avons fait, et vous auriez beaucoup de chance, n'étant pas wallon et wallon de Liège, si vous compreniez les naturels du pays, qui sont encore très peu familiarisés avec les touristes.

Il paraît, s'il faut en croire un gendarme que nous avons rencontré un jour à Aywaille, où l'on arrive par les deux chemins que nous avons indiqués, que cette population donne assez bien de fil à retordre à la justice et aux représentants de la force publique. Nous ne savons ce qui en est, mais cette conversation nous remet en mémoire des figures assez rébarbatives que nous avions rencontrées là-haut.

* * *

N'oubliez pas, si vous allez à Aywaille par la vallée de l'Amblève proprement dite, de jeter un coup d'œil sur le château des fils Aymon qui surmonte le rocher.

Vous auriez omis de vous remémorer encore une des innombrables légendes qui donnent une vie et un cachet tout particulier à ce pays.

L'Ardenne est ainsi pleine de dénominations topographiques que les cartes n'inscrivent pas, mais qui sont gravées dans la mémoire des habitants. Vieux souvenirs de légendes et de récits que cette population, si imaginative, a forgés ou enguirlandés pour l'explication des moindres accidents de terrain.

Cette contrée, remplie de rochers curieusement déchiquetés, de ruisseaux sinueux, de vallées encombrées de blocs de pierre, de montagnes couronnées de ruines, de gorges sauvages, devait donner matière à des récits fabuleux. Les veillées du foyer, quand, dehors, tout est sombre, que les monts et les ruines se dessinent en silhouette sinistre sur le ciel de plomb, que la rivière gronde sur son lit de cailloux, se prolongeaient, jadis, au récit de la légende racontée par les grands-parents et qu'ils tenaient eux-mêmes de leurs aïeuls. Pérégrinations de saints

personnages, visites infernales du diable, récits chevaleresques, légendes d'amour n'en finissaient pas et l'on indiquait les endroits précis où cela s'était passé.

Aujourd'hui, les légendes ont disparu ou sont presque oubliées, mais les sobriquets sont restés aux endroits, et il n'est pas de village qui n'ait ainsi ou sa pierre, ou son château, ou sa grotte, ou son bois.

Ainsi en est-il tout le long de la Meuse, de la Lesse, de l'Ourthe, de l'Amblève, de la Semoys.

Les unes sont communes à toute la race gauloise, comme celle des quatre fils Aymon, que l'on retrouve le long de l'Ourthe et le long de l'Amblève, comme celle de Bayard, à Dinant (roche) et à Remouchamps (pas de cheval); les autres consacrent les souvenirs des premiers siècles et des premiers apôtres du christianisme dans cette contrée (la grotte de St-Remacle, St-Hubert, l'ermitage de St-Thibaut, les innombrables pierres qui attestent le passage du diable, saint Walthère à Hastières, etc., etc.).



Le château des quatre Fils Aymon.

D'autres parlent des temps de la chevalerie et expliquent la décadence des châteaux forts plantés sur tous les monticules. Puis viennent les récits des luttes communales.

Ainsi chaque époque du moyen âge a laissé des traces dans la mémoire des Ardennais et baptisé quelque coin de cette aimable contrée.

On a déjà rempli des volumes de ces fables poétiques, car elles donnent matière à de précieux développements. Et l'on ferait une longue liste des auteurs qui ont, heureusement pour nous et l'avenir, recueilli ces souvenirs des vieux paysans d'Ardenne. Cela donne un caractère tout spécial à cette population et cela anime singulièrement la topographie du pays, en donnant de la vie et une raison d'être aux moindres détails du paysage.

AYWAILLE, REMOUCHAMPS, LA CHAUDIÈRE

A Aywaille, qui n'est qu'une étape, entourée de scieries de granit, l'Amblève a déjà quelque chose d'assez particulier. Mais à Remouchamps, un peu plus loin, un lieu de villégiature très agréable, elle est débarrassée pour de bon de ses carrières. La nature sauvage qui l'entoure est si rebelle que la pioche et la mine ne l'ont pas encore entamée, sinon pour le chemin de fer.

Il y a, comme nous l'avons déjà fait remarquer, une grotte à explorer, à Remouchamps.

Nous avons vu aussi que ces excavations se rencontrent dans le calcaire écrasé entre le terrain ardennais plus ancien et le terrain condrusien. On s'aperçoit immédiatement des changements que cette nature nouvelle du sol opère dans l'aspect du paysage et c'est à peine si, désormais, dans la vallée creusée par les eaux torrentueuses de la rivière, il y aura place encore pour la grand-route et le chemin de fer.

C'est, à de certains endroits, une gorge étroite et sauvage où la rivière bondit comme un torrent sur un lit encombré de gros blocs de rochers. On voit le travail gigantesque et les cataclysmes qu'il a fallu pour percer un chemin creux dans ces montagnes et l'on n'imagine pas le nombre prodigieux d'années pendant lesquels l'Amblève a roulé ses eaux furibondes pour effectuer ce labeur,

Mais n'anticipons pas!

Vous n'auriez pas une réelle et parfaite idée de la partie de notre pays la plus grandiosement ravagée par l'impétuosité de l'eau, si vous restiez enfermé dans un compartiment de chemin de fer au-delà de Nonceveux, la station qui suit celle de Remouchamps.

Ce sont des aspects qu'il faut voir se dérouler, lentement, dans toute leur majesté, et non par une échappée rapide entre deux flocons de fumée de la locomotive.

* * *

Prenez donc à la station de Nonceveux, le chemin qui descend vers l'Amblève et allez, jusqu'au moment où, après avoir passé le pont, vous arrivez à l'endroit où un ruisseau, s'échappant des montagnes, vient se déverser dans la rivière.

Ce ruisseau descend, en pleine course, des Hautes Fagnes qui couronnent les monts. Il se nomme d'un nom curieux, le ruisseau de Ninglinspo. Vous aurez, si vous ne craignez pas de vous détourner un peu, en remontant vers sa source, par le sentier qui le longe, un paysage unique dans son genre en Belgique. L'eau arrive en cascade et en torrent du haut des Fagnes, dans une sorte de bassin où elle gronde et bout perpétuellement, comme en une chaudière. C'est ce nom de Chaudière qu'on a donné à l'endroit.



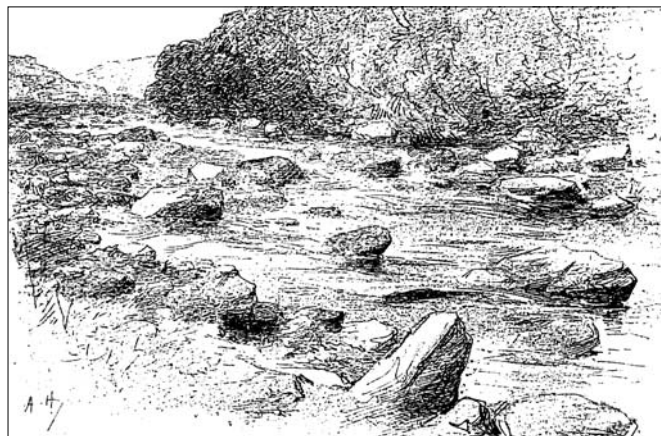
La Chaudière.

Le tout est entouré d'un fouillis d'inextricables broussailles et de grands arbres.

C'est d'un pittoresque achevé!

Demandez plutôt au peintre qui a décoré l'enseigne de la ferme isolée, qui se trouve non loin de la chaudière. Celui-là a découvert l'endroit et a, en témoignage d'admiration, donné une de ses études — pas mauvaise — au bon fieux qui végète dans ce décor splendide et soigne religieusement ses ruches à miel, autour desquelles les abeilles voltigent, dans un rayon de soleil.

LES FONDS DE QUARREUX



Quand vous sortirez de la Chaudière pour reprendre la grand-route, vous aurez, immédiatement, vue sur la partie la plus typique de la vallée de l'Amblève.

C'est ce que l'on nomme les Fonds de Quarreux.

Un ensemble d'une sauvagerie grandiose, presque terrifiante: la rivière bondissant et mugissant au milieu des rochers semés dans son lit, au pied de montagnes sombres élevées presque à pic.

Quand le ciel est en furie, il doit faire horrible dans ce creux. Quelque chose comme le vallon sombre par où Méphistophélès conduisit Faust, la nuit du Sabbat!



Les fonds de Quarreux.

STOUMONT

La gare de Stoumont qui était, comme nous l'avons dit, la dernière station ouverte sur la ligne de l'Amblève, porte le nom de ce village parce qu'elle est sur son territoire.

Mais ne vous imaginez pas que vous en êtes à deux pas!

Voyez-vous tout là-haut, au sommet de la montagne qui ferme l'horizon, un clocher qui pointe dans le ciel? C'est Stoumont, et cette route en lacets y conduit. Après avoir admiré la rivière dans ses bas-fonds et longé ses eaux écumantes, vous la verrez, de haut, décrivant ses méandres dans les replis des plus hautes montagnes de Belgique.

La route, à mesure que l'on monte, domine un panorama de plus en plus étendu et, lorsque vous vous trouvez à mi-côte, avec Stoumont devant vous, la vallée de l'Amblève à votre

droite, vous verrez un paysage grandiose.

Vous aurez, nous vous le conseillons, jeté en passant un regard sur le hameau de Targnon, pittoresquement assis sur un mamelon, au-dessous duquel le chemin de fer a creusé un long tunnel. Vous aurez aussi remarqué que la route et le chemin de fer sont tracés à travers des roches qui ressemblent étonnamment à du marbre.

Vous voici à Stoumont. Vous n'êtes pas encore à la fin des surprises que ménage la vallée de l'Amblève. Vous pouvez ou devrez, néanmoins, vous arrêter ici et reprendre la route, après quelques heures de repos, au besoin une nuit.

* * *

Vous avez ici, si le cœur vous en dit et si vous avez pris goût aux excursions, la ressource de diverses promenades dans les environs.

Il y a, par exemple, la vallée de la Lienne qui se jette dans l'Amblève, non loin de la gare de Stoumont. La Lienne qui vient de très haut et de très loin, mais que vous ne remonterez que jusqu'à Meuville ou Rahier.

Il y a, surtout, la montée sur les Fagnes. Car Stoumont, ne vous en déplaie, est encore à deux cents mètres au-dessous du sommet de la montagne.

Vous prendrez la route vers Hansoul; mais vous tournerez, près d'un ruisseau, à travers la prairie et vous gravirez le sentier aussi raide qu'un escalier. Petit à petit vous verrez la végétation ordinaire décroître et le plateau qui vous attire apparaître comme nu et rasé, se détachant sur le ciel.

C'est la Fagne qui commence: le pays de la bruyère et du genêt, le pays des hauts plateaux dénudés et des grands horizons. Ici, plus de chemin clairement tracé; des sentiers qui s'entrecroisent, à peine visibles. Il faut se guider à la boussole si l'on veut suivre une direction déterminée. Les gens du pays seuls, conduits par une sorte d'instinct de l'orientation et l'habitude, vont droit au but qu'ils se sont assigné.

Ainsi en est-il des pauvres paysannes de Stoumont et des environs qui s'en vont le matin, de bonne heure, en franchissant la croupe des Fagnes, «al copèt' del Fagne» comme elles disent, descendre par les bois et les taillis vers Spa pour y vendre quelques œufs; ainsi en est-il des paysans qui vont aussi dans la ville la plus proche pour y acheter leurs outils.

Il y a parfois, dans ces solitudes, au carrefour des sentiers, des croix ou calvaires ruinés qui dressent leurs bras tombant en

pourriture sur le ciel profond, où les nuages se précipitent en chevauchée grandiose. Mais il faut être bien près d'eux pour les apercevoir et ils disparaissent bien vite dans l'immense plaine où rien n'arrête et ne fixe les regards que la silhouette bleuâtre des fonds lointains.

L'impression que donnent les Fagnes dans cette partie n'est point cependant aussi triste que celle que l'on éprouve plus haut, plus haut encore, dans les hautes Fagnes de Verviers que nous traverserons plus tard. Car il y a encore ici un peu de verdure, des tentatives de culture en sapinières sur les versants, et la bruyère aux clochettes roses, fait, à vos pieds, un aimable tapis fleuri.

LE CHEMIN DE FER DE L'AMBLÈVE

Mais revenons à Stoumont et reprenons la vallée de l'Amblève. On passe à la Gleize, et l'on redescend de nouveau dans les creux par une route en lacets.

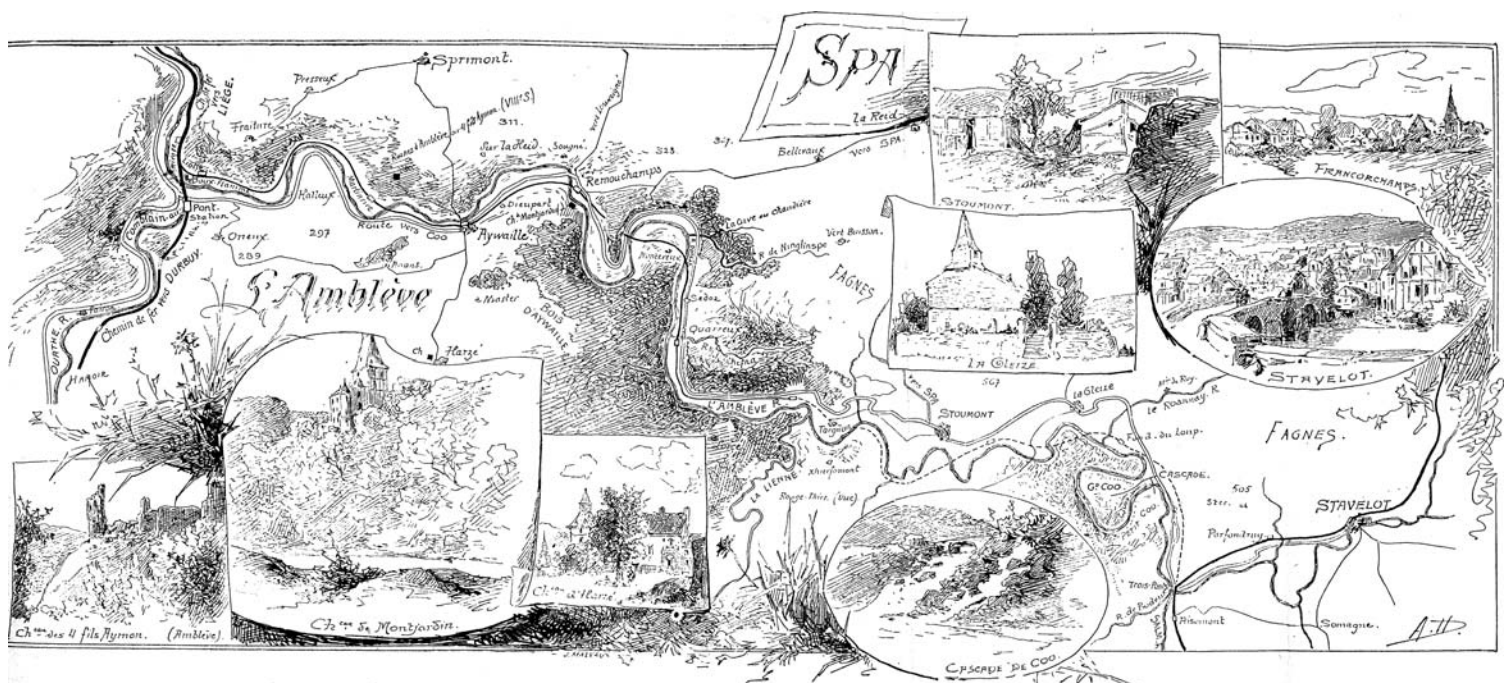
Ici, un viaduc du chemin de fer, très hardi, et puis, en ce moment encore, les restes d'un chantier de construction de la voie ferrée, presque ininterrompu jusqu'à Trois-Ponts.

Si vous avez suivi, comme nous, les étapes de cette entreprise difficile, vous aurez remarqué le curieux phénomène de «colonisation» qui se présente le long de ces chantiers.

Ce n'était pas une mince affaire, établir une ligne ferrée, d'une pente minime, le long d'une vallée aussi tortueuse et à un niveau de plus en plus élevé au-dessus de la rivière. Des remblais, des ponts, des viaducs, des tranchées, des tunnels, tout cela se succède, offrant à chaque kilomètre un problème différent résolu. C'est du marbre qu'il fallait tailler pour livrer passage à la voie, et, quand on avait percé la montagne, c'était une vallée à remblayer, à dix, quinze mètres de hauteur. Aussi les chantiers avaient-ils été établis sur plusieurs points à la fois et les tronçons se rejoignaient-ils petit à petit. Ici l'on construisait les ponts, les viaducs; là on creusait les tranchées, les tunnels. Partout une grande activité, malgré une lenteur apparente.

Cette longue durée du travail dans un pays offrant peu de ressources en villages ou hameaux avait amené un peuplement temporaire.

Les différents chantiers disséminés le long de la voie occupaient de nombreux ouvriers. Ces ouvriers, embauchés par les entrepreneurs, étaient tombés là dans une contrée où il n'y a d'habitations qu'à plusieurs kilomètres à la ronde; ils y étaient pour de longs mois; ils venaient de toutes les parties du pays, de



tous les pays.

De sorte qu'autour des travaux, il s'était établi des espèces de hameaux volants composés de maisonnettes de bois, plus ou moins spacieuses, où les ouvriers du chemin de fer habitaient, avec femmes et enfants s'ils en avaient. Et l'on voyait ainsi des baraques de quelques mètres carrés, au milieu d'une prairie ou au bord de la route, ou dans un creux du rocher, construites pour servir un an, deux ans.

Il y avait aussi, malheureusement, des débits de boissons qui se déplaçaient avec les chantiers. Les ouvriers s'y réunissaient aux heures de repos et l'on y assistait au plus singulier mélange de langues et de patois.

L'une de ces loges était tenue, s'il nous en souvient, par une Anversoise âgée. Elle savait juste assez de français ou de wallon pour comprendre ce qu'on lui demandait à boire. C'était « *la flaminde* » et elle éprouva une forte et peut-être agréable surprise en entendant un passant — c'était nous — l'interpeller dans la langue de son pays.

Ces agglomérations éphémères entraînent des nécessités économiques; il faut nourrir tous ces gens. Aussi les villageois des environs en tiraient-ils quelques profits, en y vendant leurs denrées, leurs « *petotes* » par exemple.

Et ils arrivaient, de plusieurs lieues de distance, pour essayer de faire des affaires avec les tenanciers des cabarets, fournisseurs de toute la colonie.

Souvent aussi, dans ces groupes d'hommes rudes, aux passions indomptées, sous les coups de l'alcool, s'élevaient des querelles sanglantes; des combats de brutes, au couteau et à la mort.

LA CASCADE DE COO



Nous avons dit que la grand-route de l'Amblève reprend le fond de la vallée, à partir de La Gleize. Après une marche assez longue, on arrive aux environs de Coo, célèbre par sa cascade.

Fort peu de chose, en vérité, cette chute d'eau, prise isolément. Mais elle fait bien dans l'ensemble du paysage, qui n'a pas mal l'air d'un de ces grands jouets en relief, représentant des vues de Suisse, où l'on fait mouvoir des fontaines et des moulins en miniatures, au moyen d'un peu d'eau, versée dans un réservoir.

C'est très pittoresque, cependant, la rivière avec le pont à deux arches inégales, sous lesquelles l'eau tombe, le village qui monte en amphithéâtre sur un mamelon converti en île par la chute, et les hautes montagnes avoisinantes.

Mais la cascade n'est qu'un accessoire. Elle ne signifie vraiment quelque chose que lorsqu'on se met pour ainsi dire dessous, au bord d'un sentier tracé à côté du pont, et qu'on ne regarde plus qu'elle.

Au fait, c'est la seule de ce genre que nous ayons en Belgique. Ne la dédaignons pas!

* * *

La vallée de l'Amblève, en amont de Coo, est aujourd'hui encore encombrée par les chantiers du chemin de fer et l'on n'a

d'yeux que pour le travail gigantesque qui s'est accompli ici.

A Trois-Ponts, où la ligne de l'Amblève vient rejoindre la ligne de Spa-Stavelot-Viel-Salm, on attaqua la montagne quand nous y avons passé, et l'on taillait le roc avec une telle ardeur que nous n'avons eu d'admiration que pour la témérité avec laquelle nous démolissons aujourd'hui, par le fer et par la mine, des pans de montagnes plus hautes que des tours et d'une dureté extraordinaire.

Le spectacle de ces tranchées immenses, et du transport des matériaux qui en proviennent, absorbe toute l'attention. Le paysage disparaît sous le vaste chantier.

LA VESDRE

Nous cesserons, ici, de remonter l'Amblève et, reprenant le chemin déjà parcouru, par d'autres voies, si vous voulez — il n'en manque pas —, nous redescendrons par cette rivière et par l'Ourthe jusqu'à Liège, afin d'y retrouver cet autre affluent de la Meuse qui se nomme la Vesdre.

Tenez, justement, nous quitterons Liège à la nuit tombante et nous jouirons ainsi d'un aspect du pays, avec ses fonderies et ses laminaires, différent de celui qu'il présente le jour.

Rien n'est plus étrange — presque terrifiant — que de voir flamber, par dessus les toits des usines, les sommets des hauts-fourneaux. Les voyageurs novices qui passent, pour la première fois, le long de ces vallées envahies par l'industrie métallurgique ne manquent pas d'exprimer des craintes interrogatives.

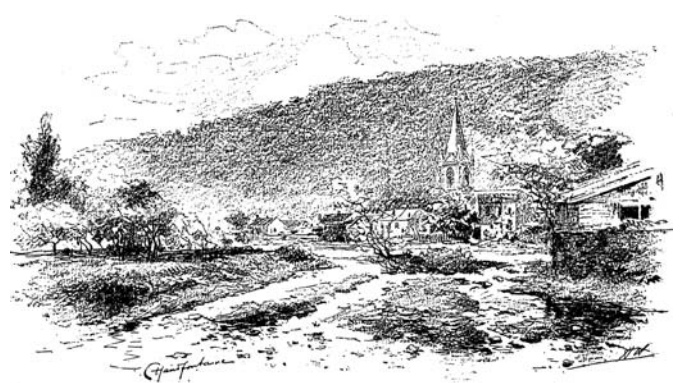
Ces lueurs vont par couples, ou par trois et par quatre; elles projettent des rayons incandescents et furieux, sortent des choses ordinaires que l'on voit la nuit. Et tout ce qui n'est pas habituel fait peur, au premier abord, quand le jour est tombé.

Ajoutez à cela que, généralement, ces hauts-fourneaux sont situés auprès d'usines où le cuivre et le zinc sont travaillés, et que ces métaux en fusion ont aussi des lueurs anormales, qui ajoutent au fantastique.

Et qu'est-ce surtout lorsque, par malheur, l'un de ces tas de déchets des houillères, l'un de ces terris, comme on dit, vient, par un phénomène inexplicable, à s'enflammer soudain? Quel tableau sinistre, dans la nuit, ces feux follets monstrueux qui lèchent les flancs de la montagne artificielle!

On se dirait au pays de la fantasmagorie!

CHAUDFONTAINE



Mais nous ne sommes pas venus pour traverser toute la vallée de la Vesdre sans jouir des beautés naturelles qu'elle possède.

Les ateliers que nous avons vus dans le flamboiement de leur activité sont ceux de Grivegnée, d'Angleur et de Chênée. Nous attendrons le jour à Chaudfontaine.

Cette ligne du chemin de fer de la Vesdre, que l'on citait, il y a quelque quarante ans, comme un chef-d'œuvre de hardiesse et de difficulté vaincue, et qui, aujourd'hui, est bien dépassée un peu partout, débute ici par un long tunnel, le premier de toute une série qui s'étend jusqu'à Aix-la-Chapelle.

On n'a jamais vu une rivière faisant tant de détours et un chemin de fer plus entêté à prendre toujours la ligne droite, à

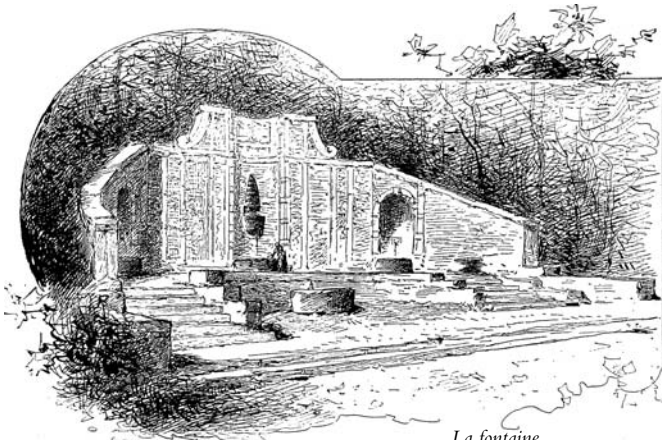
travers et sous les avancées de montagne!

Remarquez-vous aussi les deux crêtes qui dominent Chaudfontaine, et le mouvement de chantiers qui les couvre. Il y a là deux forts en construction, le fort d'Embourg et de Chaudfontaine, deux de la ligne des têtes de pont faisant partie de la ceinture de Liège, construite dans le même but que la ceinture rencontrée autour de Namur.



Chaudfontaine.

On y travaille avec hâte, car les choses militaires ne sont pas de celles qui peuvent attendre. L'ennemi n'aurait qu'à se présenter pendant qu'on est en train de construire!



La fontaine.

Mais Chaudfontaine se soucie peu des forts qui la dominent; et cette jolie petite ville d'eau en formation se prépare à faire une réelle concurrence à toutes ses congénères de ce côté de la Belgique. Il paraît même qu'on ne rend pas à ses eaux tièdes toute la justice qu'elles méritent, et que les gens qui, sous prétexte de se guérir de quelques maux imaginaires, recherchent les jeux, les fêtes et autres plaisirs des villes à la mode, ont tort de dédaigner leurs propriétés curatives.

Notez, d'ailleurs, que ce lieu de villégiature est une exception le long de la vallée de la Vesdre, au point de vue du site.

Vous pouvez, en partant de là, hardiment sauter Fraipont, Nessonvaux, Pépinster et le reste, où il n'y a que carrières et usines, pour vous arrêter, un instant, à Verviers.

VERVIERS

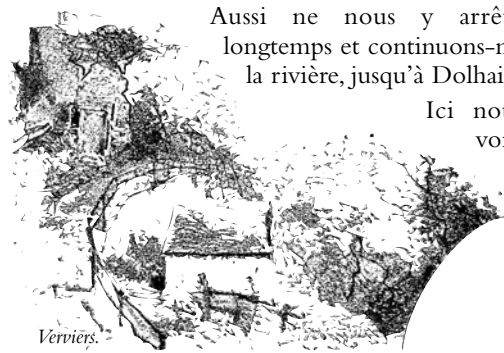
Ville de travail et de progrès, qui se trouve dans une belle période d'activité et d'accroissement — sans beaucoup de pittoresque, par conséquent, si ce n'est dans ses vieux quartiers qui, d'ailleurs, tendent à disparaître.

De monuments, peu qui soient intéressants. Mais des fabriques, beaucoup, et des quartiers neufs, de tous côtés.

La Vesdre, presque sans eau en été, et quelque peu polluée par les résidus des usines, offre, seule, certains points de vue avec maisons, en encorbellement. Mais c'est tout ce que l'artiste trouvera dans cette ville.

Aussi ne nous y arrêtons-nous pas longtemps et continuons-nous à remonter la rivière, jusqu'à Dolhain.

Ici nous quittons la voie ferrée, car nous sortirions de Belgique.



Verviers.



Une ruelle.

DOLHAIN-LIMBOURG



A Dolhain.

Dolhain n'a plus rien d'un village; c'est une vraie petite ville, très animée. Le chemin de fer l'a choisie parce qu'elle était dans la vallée, et elle a absorbé, la gourmande, tout le mouvement et le progrès qui devait aller à la ville, Limbourg, là-haut-perchée sur le sommet, à cent mètres, et sur un rocher si escarpé que l'on ne sait, vraiment, par quel côté l'aborder.

Elle présente une jolie silhouette, cette bonne vieille capitale des ducs, avec son château, ses vieux remparts et ses grands arbres qui les ombragent.



LE BARRAGE DE LA GILEPPE

Contournons le rocher qui porte Limbourg et suivons encore un peu, la vallée de la Vesdre. La rivière coule, d'abord, dans un pays encore parsemé de fabriques, de ces fabriques du pays de Verviers, qui salissent fort les eaux dont elles se servent, et il n'y a vraiment rien à en dire. Le paysage manque de pittoresque. Il y a de plus beaux endroits que cela à voir dans notre pays. Aussi est-ce avec plaisir que l'on pénètre, bientôt, dans une vallée latérale qui s'ouvre, à droite, et où coule un petit ruisseau tout mouvementé.

C'est la Gileppe.

Rien n'annonce encore le travail gigantesque qui a été fait à quelques centaines de mètres en amont. Le vallon est assez étroit, et les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts : l'Hertogenwald commence.

Un chemin suit le ruisseau qui coule sous bois; sans les poteaux, soutenant un fil télégraphique, sur le versant de la montagne de droite, l'on ne se douterait pas qu'il y a, un peu plus loin, quelque chose d'extraordinaire, que l'on doit voir, quand on a la curiosité des merveilles produites par l'art de l'ingénieur.

* * *

Tout à coup, à un tournant de la route, au sortir du bois, une éclaircie. C'est une prairie avec des bâtiments de ferme. Au fond, les montagnes se rapprochent et il y a quelque chose

comme un mur qui les relie.

Le Barrage!

Derrière ce mur, il y a des millions de litres d'eau retenus.

A mesure que l'on se rapproche le mur grandit; on voit sa forme qui suit la pente des montagnes et bouche hermétiquement, la vallée; on voit son inclinaison en arc-boutant, le parapet qui le surmonte, le lion gigantesque qui le domine, les chemins qui grimpent là-haut, la maison des machines et du machiniste, les auberges...

Il n'y a plus rien de pictural, d'artistique: on est en présence d'un travail grandiose qui a complètement défiguré le paysage. Mais ce travail a un genre de beauté autre, qui fait impression quand même, comme toutes les grandes manifestations de la science humaine.

On trouve, au bas du mur qui vous écrase, près des écluses, une petite prairie où s'élève un modeste monument. Il rappelle le nom des ingénieurs qui ont étudié ce barrage et sont morts avant d'avoir vu leur œuvre achevée.

Seize ans l'on travailla à ce monument; il y a 14 ans qu'il a été inauguré et qu'il sert de porte au réservoir d'eau qui alimente toute une cité industrielle.

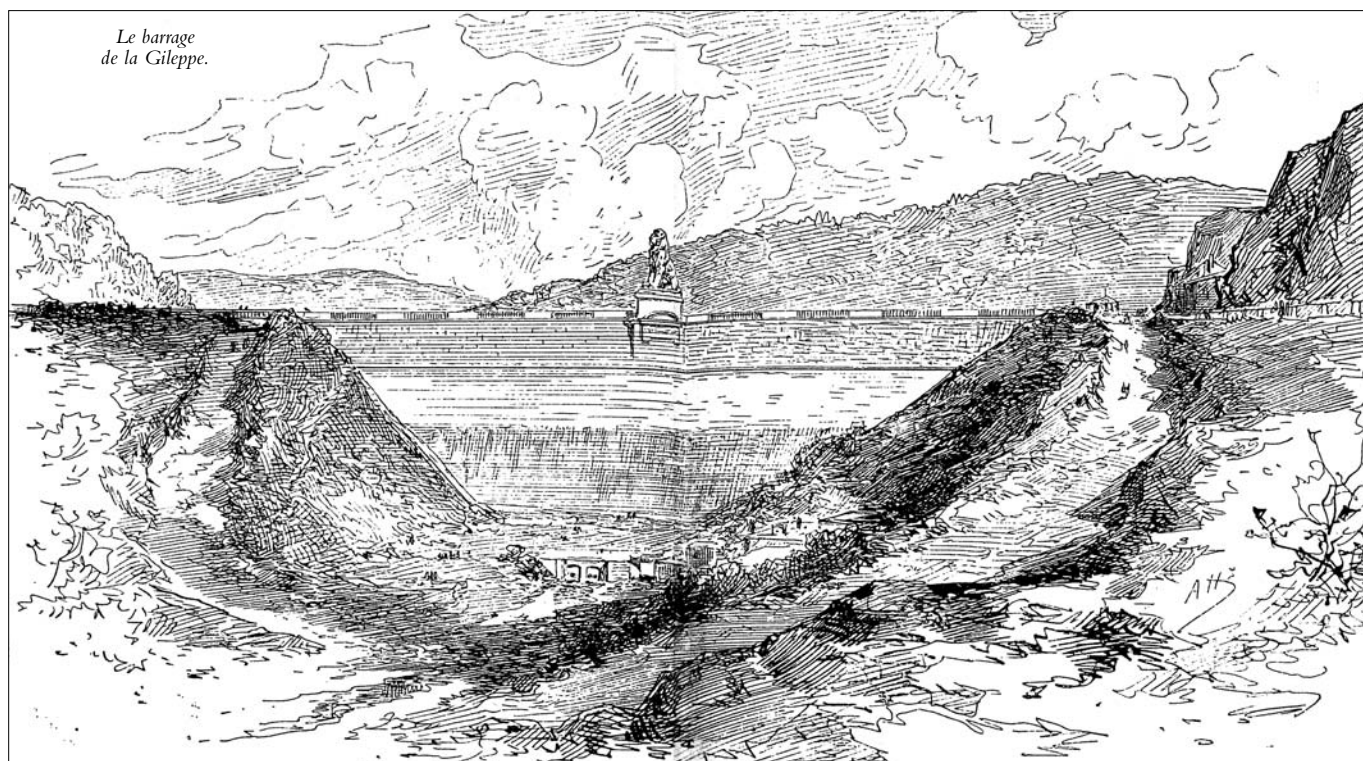
Il est «classé» comme on dit en termes d'administration, et ne semble plus devoir offrir de craintes quant à sa solidité. L'amoncellement de pierres taillées dont il est formé s'est tassé, non sans laisser des fissures, prévues, d'où suinte, sans cesse, une eau qui dépose son calcaire en formant des stalactites et des amas semblables à de la graisse figée.

Les deux escaliers qui montent tout droit au sommet sont constamment humectés par des ruisselets tombant en cascades jusqu'au bassin creusé pour les recevoir.

* * *

C'est une stupeur, incontestablement, qui vous prend quand vous avez gravi les longues marches conduisant au sommet; une stupeur, quand vous voyez, d'un côté, l'immense nappe d'eau qui s'étale et, de l'autre côté, le creux profond de la vallée. Mais c'est aussi un charme d'admirer le paysage qui, de là-haut, est unique dans notre pays.

Un vrai lac, un lac suisse quoi, avec des pointes qui s'enfoncent derrière des pans de montagnes, celles-ci moins hautes, il est vrai, que dans le pays des glaciers, mais non moins sauvages,



et plus boisées. Car la forêt des ducs, l'Hertogenwald s'étend à partir d'ici, sans interruption, jusqu'en Allemagne.

Ce ne sont que croupes sombres qui découpent leurs silhouettes sur le ciel et se mirent dans les eaux du lac qu'elles enserrent.

Le lac de la Gileppe a, dit-on, une superficie de 80 hectares et contient jusqu'à 12 milliards de mètres cubes d'eau!

Quand il dépasse son niveau normal, les eaux se déversent à droite et à gauche du barrage, le long des rampes taillées, dans le roc, où elles forment des cascates, que l'on vient admirer de loin. Mais ce spectacle est très rare et on peut l'annoncer d'avance.

LA BARAQUE MICHEL

Il y a, au barrage, deux routes qui se séparent et suivent, pendant quelque temps, les bords du lac. L'une conduit en pleine forêt, vers ce qu'on nomme la maison Drossart, et contourne le plus longuement la nappe d'eau en suivant la vallée. L'autre se sépare assez tôt du lac de la Gileppe et monte sur la Fagne, vers Jalhay.

Le premier chemin est long, long, et rejoint la grand-route, qui, venant de Dolhain, passe à la maison Drossart et jusqu'à la Baraque Michel, au point culminant de la Belgique. Maison Drossart, maison de garde en pleine futaie encore; la Baraque Michel, en pleines Hautes Fagnes.

674 mètres au-dessus du niveau de la mer, presque quatre cents mètres au-dessus de Verviers! On ne le dirait pas, car la montée, pour être continue, n'est pas difficile, mais ce qu'elle est longue!



Baraque Michel.

Franchement, cela ne vaut pas la peine, à moins de faire la route en voiture ou que l'on soit intrépide marcheur ou enragé botaniste. Encore n'est-il pas bien sûr que la flore de la Baraque Michel ne soit pas la même que celle des Hautes Fagnes qui sont, ailleurs, plus accessibles qu'ici. Les gens compétents disent qu'on y rencontre des plantes appartenant à la flore des Alpes.

Si l'ambition de fouler le sommet le plus élevé de la Belgique vous pousse, néanmoins, à monter jusqu'à la Baraque, vous y verrez deux ou trois bâtisses sans importance, ilôts de la civilisation au milieu du désert de la nature aride, et les bornes et poteaux qui marquent les limites de la Belgique et de l'empire d'Allemagne.

JALHAY

Nous avons dit qu'à droite du barrage de la Gileppe il y a un chemin qui monte à Jalhay et conduit plus vite à la Fagne.

En effet, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le lac, de la terrasse de la maison du garde qui domine le tout, à côté du drapeau, «la plus belle vue», vous tournez immédiatement dans une vallée qui fait une pointe en dehors de la grande et vous montez.

Le lac s'enfonce petit à petit, les montagnes boisées s'étendent de plus en plus en panorama et, à votre droite, la végétation commence à diminuer.

Au village de Jalhay et aux environs, l'étendue de la vue est immense et l'on voit le plateau des Hautes Fagnes s'étendre en pente montante vers la Baraque Michel, et s'éloigner vers le Sud, du côté de la vallée de l'Amblève.

Jalhay est le dernier village entre Verviers et la Baraque

Michel. C'est la limite entre les terres cultivables et l'aride poussière de schiste qui forme le sol dans la Fagne.

Le village est on ne peut plus pittoresque, par son groupement de maisons construites en pierres à peine équarries, autour de l'église qui dessine sa silhouette sur la ligne lointaine des Fagnes. Il doit faire bien triste là-haut, par les longues froidures d'hiver, quand le vent, passant sur ces cîmes, arrête toute espèce de vie au dehors!

Si le cœur vous en dit et pour ne pas revenir sur vos pas vers la Gileppe et Dolhain, vous pourrez, de Jalhay, redescendre facilement vers Verviers, par la grand-route.

Il y a de forts jolis points, des villages et des hameaux semés sur la route ou sur les hauteurs voisines, Mamgombroux par exemple et Stembert, dont la grande ville est tributaire pour son laitage et ses légumes.

On rentre à Verviers par un faubourg banal; on passe au-dessus du chemin de fer, pour déboucher sur la place de l'Hôtel de Ville.

SPA

Pourquoi le Verviétois se mettrait-il en peine pour rendre le séjour de sa ville plus agréable? Il se contente de travailler, d'assainir, d'agrandir son home. Quand il lui plaît de se distraire, n'est-il pas à deux pas de la ville de Belgique où l'on s'amuse le mieux, à deux pas de Spa?

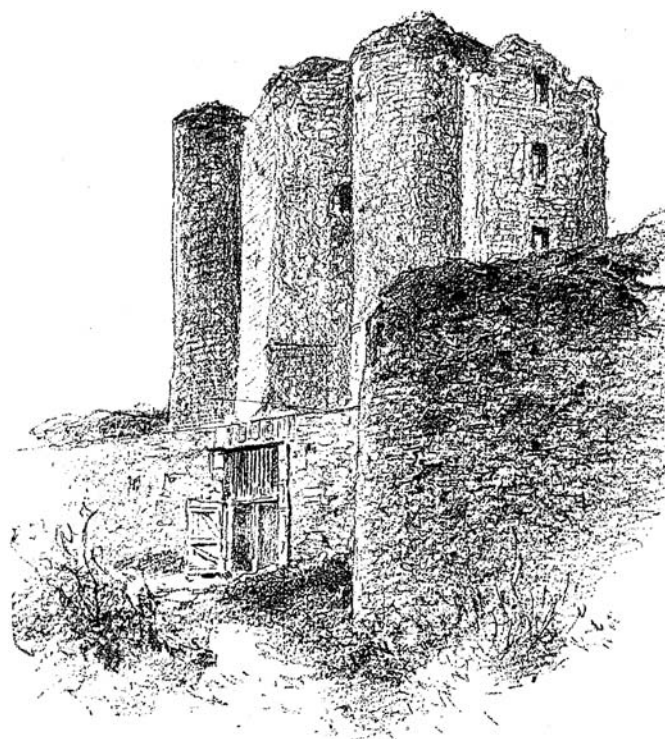
Il nous tarde de parler de ce lieu de villégiature qui fait, chez nous, le pendant de ces autres endroits de délices et de plaisirs mondains que nous avons parcourus naguère, de nos villes de bains de la côte.

Aux amateurs des horizons marins, succèdent les amateurs des forêts et des montagnes. Mais tous cultivent également bien les jeux et les danses. Et la jouissance du paysage, de la nature, n'est au fond, pour eux, qu'un plaisir aussi, un plaisir plus tranquille, plus doux, et qui repose des autres.

La ligne de Verviers-Pépinster-Spa n'offre rien de bien curieux. Suivons-la rapidement.

Pourtant si! Qu'est-ce donc que ce gros monceau de pierres, ce château ruiné sur la hauteur?

Le château de Franchimont, dit-on, et nous voilà, du coup, lancés de nouveau dans l'histoire du passé, nous qui venions pour nous délecter aux plaisirs mondains du jour.



Les ruines de Franchimont.

Un souvenir donc, en passant, aux six cents héros de cette contrée qui se firent tuer jusqu'au dernier dans le camp de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, pour avoir succombé dans leur tentative de surprendre cette armée assiégeant Liège — et, si la curiosité nous en dit, nous viendrons plus tard, en promenade depuis Spa, visiter les ruines du château qui sont imposantes.

En ce moment, l'attrait de la ville d'eau nous pousse avant tout.

* * *

A franchement dire, si l'on veut faire à Spa une entrée vraiment pittoresque, il faut y venir par les chemins de terre qui descendent des Fagnes et des forêts voisines. Mais il faut être alors bon marcheur et ne point s'effrayer de la distance.

Quand on vient de Stoumont ou de la Grelze, en traversant la bruyère des hauts-plateaux, on voit, dès qu'on est à mi-côte, soit à Creppe, soit à la lisière du bois de la Géronstère, le plus aimable panorama qui soit, et l'on est, dès l'instant, alléché par l'aspect riant de la petite ville étalée au pied d'une montagne escarpée et toute boisée, dans une campagne parsemée de villas et châteaux.

Il y a là quelque chose de plus animé, de plus vivant que dans tous les autres points de vue que nous avons notés, en parcourant l'Ardenne et en énumérant les villes blotties dans les vallées. L'on sent, d'avance, que Spa n'est pas comme La Roche, Durbuy, Dinant; que savons-nous? Cette cité est dans le mouvement!

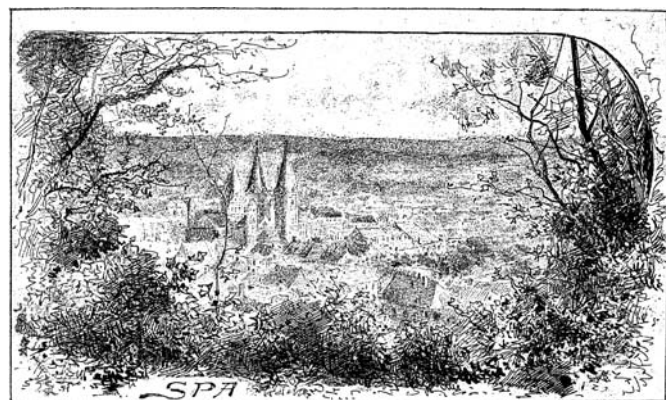
* * *

En effet, soit que vous veniez ainsi des hauteurs, soit que vous arriviez simplement par le chemin de fer, dès que vous avez mis le pied dans l'agglomération, vous ne pouvez plus vous y méprendre: le monde qui vous entoure, la circulation des voyageurs, des voitures, l'aspect des rues et des places, le luxe des constructions et des monuments, tout vous dit que vous êtes dans une ville moderne, tout à fait moderniste!

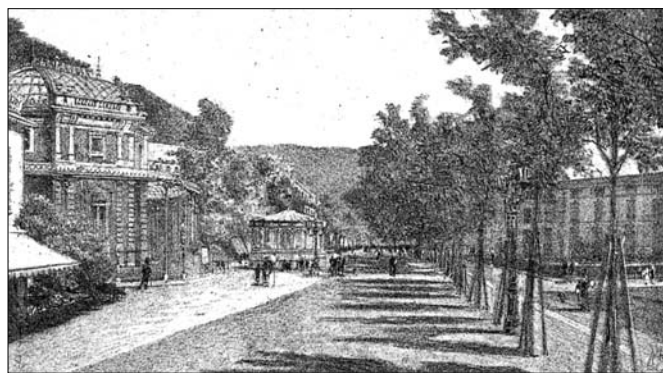
Et si vous avez bien conservé le souvenir des villes d'eau du littoral, vous êtes émerveillé de la sensation éprouvée! C'est la même vie mondaine, agitée, joyeuse, mais dans un décor absolument différent, produisant un même effet de délassement.

Quand on descend à Spa, comme quand on arrive à Ostende ou à Blankenberghe, on est rentier, viveur ou paresseux, du coup, et toutes les affaires du monde ne vous font plus le moindre souci.

C'est peu de chose, cependant, au point de vue topographique, le Spa mondain, le vrai Spa qui attire les oisifs du monde entier. Quelque chose comme la digue de mer dans les villes de la mer, avec l'Océan en moins. Une rue ou deux, garnies de grands hôtels, une place, un monument et un parc public, c'est tout Spa, depuis la fontaine du Pouhon jusqu'à l'extrémité du Parc de Sept-heures.



Voilà le centre où s'agit et d'où rayonne tout le mouvement qui, pendant six mois de l'année, fait sortir la cité spadoise de sa léthargie hyémale.



Spa - Le Parc.

La rue principale... nous ne savons comment on la nomme, mais elle est immanquable. Il n'y a qu'elle pour aller du Pouhon à l'établissement des bains. Elle est très curieuse et n'offre, à côté d'immenses hôtels et restaurants, qu'une succession de magasins où «l'article de Spa» se débite sous les espèces de milliers d'objets usuels de toilette ou de bureau. Cela plaît, cela est artistique, cela est gracieux et cela s'achète sans grand besoin, parce que...

Le Pouhon, un monument élevé autour d'un bassin. Monument pour «farnienter» ou «flirter»; autrement et plus mal dit: pour faire le paresseux ou pour faire la cour. Il est vrai qu'on y vient aussi pour boire de l'eau. Les uns, pour se guérir de maladies peut-être imaginaires, suçent le liquide, mesuré à un centilitre près, les autres buvant à la bonne franquette des verres entiers, sans s'en trouver plus mal ou mieux —, simplement pour voir ou goûter.

A l'établissement de bains, autre genre de passe-temps ou de régime. Puis, plus loin, à l'entrée du parc de Sept-heures, le local du Cercle des étrangers. Ce qu'on fait ici, vous le savez de reste et l'on pourra, sans doute, si vous le voulez bien et si vous êtes entêté au jeu, vous y alléger d'un certain nombre d'écus. Très honnêtement, nous le disons, puisque c'est de votre propre gré que vous vous serez lancés dans le tourbillon.

Mais si, laissant là les petits chevaux, la roulette, les cartes et autres passe-temps ruineux, vous sortez du cercle et parcourez le Parc dit de Sept-heures, vous goûterez le charme du plus beau jardin public, comparable à ceux des plus grandes villes du monde.

Tout ici, surtout les bancs plantés le long des allées, vous a une allure archaïque singulière, et si l'on vous dit que les sentiers arbus, grimpant au sommet du rocher qui enserme le Parc, mènent à la «Montagne d'Annette et de Lubin», vous comprenez d'abord, et vous évoquez cet aimable, badin et fade dix-huitième siècle, qui avait déjà fait de Spa un lieu de rendez-vous de plaisirs et de fêtes, toujours sous le prétexte de cures et de guérisons.

«Annette et Lubin» est, en effet, le titre d'un des contes moraux de Marmontel, l'un des auteurs les plus rococos de la fin du siècle dernier.

Spa a conservé beaucoup de souvenirs de cette époque et vous trouverez plusieurs gravures du temps dans la petite bibliothèque réservée dans une salle du Pouhon.

Il y a, entre autres, la gravure qui représente le monument de la famille d'Orléans, élevé dans la promenade de ce nom près d'une des fontaines, dite des «Tonnelets». La légende de cette gravure et l'inscription gravée sur le monument sont des *monuments* de fadeur.

Sur la crête de la montagne d'Annette et Lubin, on a ménagé un sentier et des allées couvertes d'où l'on domine Spa, et qui donnent à cette petite ville un aspect tout différent de celui que nous avons noté en descendant des Fagnes.

Cette fois, Spa est à vos pieds; toutes ses rues, ses places et ses constructions se dessinent nettement, et, au fond, les montagnes cultivées et boisées s'étalent en amphithéâtre jusqu'à l'horizon

gris des Fagnes.

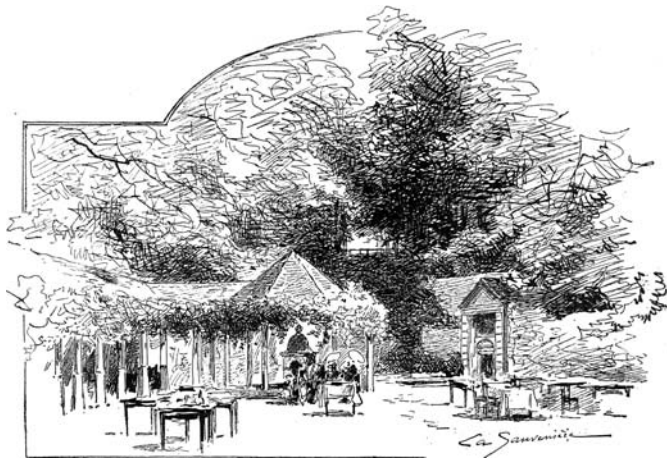
On embrasse, d'un coup d'œil, tout le pays dans lequel se renferment les sources d'eau minérale qui font la renommée de Spa parmi les malades, vrais ou non, d'une grande partie du monde.

Ces eaux minérales sont des mixtures pharmaceutiques, fabriquées au « creuset de la nature », et qui ont des propriétés très différentes et des goûts divers. Toutes sont désagréables à boire, en somme, tout comme une médecine, mais il paraît qu'elles guérissent assez bien certaines petites misères de la machine humaine. La faculté le déclare!

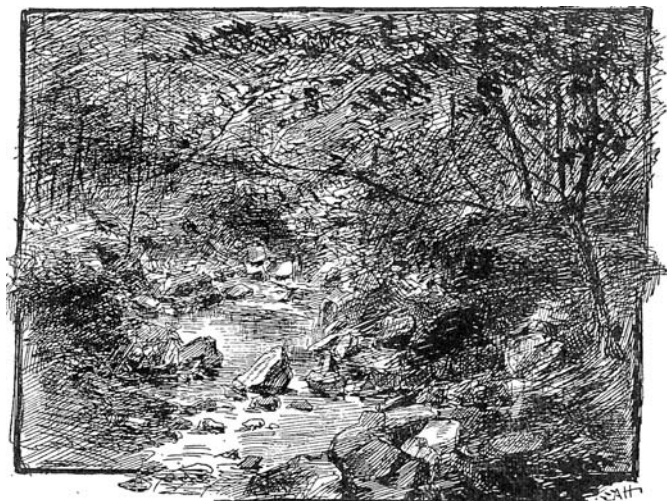
Au fond, elles constituent une fortune pour la contrée et le pays tout entier. Voici même que le gouvernement les a protégées, ces eaux, par une loi qui défend de les capter à plusieurs lieues à la ronde ou de faire aucun travail dans la terre sans l'autorisation de l'administration.

* * *

Les touristes en villégiature à Spa ne manquent pas de faire ce qu'on nomme là-bas « le tour des fontaines ». C'est un pèlerinage qui va de la Sauvenière, à la Géronstère et au Barissart, ou vice-versa. Plusieurs kilomètres de chemin, que peu de promeneurs font à pied, d'une traite. Les voitures de louage ont des offres si alléchantes!



C'est, cependant, pour celui qui voit dans ce « tour des fontaines » autre chose qu'une visite banale aux sources captées dans des bassins de métal, une délicieuse étape à travers une forêt comme on n'en rencontre pas beaucoup dans notre pays.



Sous-bois à Spa.

Elle s'étale sur le versant nord de la chaîne des montagnes qui portent les hautes Fagnes, s'élevant insensiblement jusqu'au sommet de la Baraque Michel. Elle est remplie de ruisselets qui tombent de roches en roches pour se réunir et se déverser tous dans la rivière dite eau de Spa, qui se jette dans la Vesdre à

Pépinster; comme c'est, au moins le long du chemin des fontaines, un bois d'agrément, non soumis aux coupes régulières, cette partie a des futaies épaisses, de beaux morceaux d'arbres et des clairières superbes.

Il y a plaisir à y pénétrer, à s'enfoncer dans les fourrés et à goûter le charme d'un profond isolement dans un océan de verdure.

* * *

La nature a cent manières de nous captiver par sa beauté. Et que ce soit, comme là-bas, au bord de la mer, où elle nous écrase par sa grandeur, ses lignes infinies, son calme apparent et son grondement continu au long des grèves, ou que ce soit, comme ici, par son éternelle et inappréciable vitalité, par sa variété, par ses murmures, ses bruits ou ses chants, c'est toujours la mère impérissable et vénérée que nous chérissons, que nous adorons.

Un feuillage épais et des branches entrelacées font, à quelque pas de nous, un rideau qui nous isole du reste du monde. Des rayons de soleil traversent le dôme qui nous cache le bleu du ciel, et viennent dorer les graminées et l'eau qui ruisselle à nos pieds. L'onde murmurante glisse de rochers en rochers et se frange d'écume qui s'accroche aux plantes aquatiques.

Autour de nous, une vie intense. On suit les faits et gestes du scarabée, passant sous l'ombrage des plantes basses qui couvrent le sol de leur tapis multicolore. On voit l'éclair de la libellule qui passe; on entend le bourdonnement sonore de l'abeille, de la guêpe ou du faux bourdon; on s'étonne de la richesse de la robe du papillon plaqué sur quelque tronc moussu, où il étale sa splendeur dans un cercle de lumière; on écoute enfin, avec curiosité ou ivresse, les cris variés et brefs, ou les longues roulades des oiseaux que l'on ne peut voir, mais dont la voix se répercute sous la feuillée.

Quelle délicieuse aptitude est celle de pouvoir saisir le charme de cette symphonie des choses, et comme nous sommes heureux de pouvoir, de temps en temps, nous cloîtrer ainsi face à face avec la nature et oublier tout le train quotidien de notre combat pour la vie.

.....

La Sauvenière, le Tonnelet, la Géronstère, Barissart sont tous les noms des fontaines que le public visite habituellement. Elles sont espacées en éventail autour de la ville, à quelques kilomètres. Auprès de chacune d'elle, un café ou restaurant plus ou moins banal fait fuir toute poésie et nous ramène à la prose.

Et quand nous aurons rappelé que Spa est, pendant la saison d'été et d'automne, continuellement en fêtes, nous aurons dit tout ce que cette charmante cité nous a laissé de souvenirs. Nous nous y sommes arrêtés plus longtemps que de coutume, mais nous avions l'esprit plein, et la main n'a eu qu'à noircir le papier, d'une enfilée.

LA SEMOYS

A TRAVERS LE LUXEMBOURG

C'eût été à Spa, vous auriez pu vous l'imaginer, la fin de notre excursion en Ardennes; puisque nous venions, en suivant la Meuse et ses affluents depuis les limites de France, d'arriver aux limites allemandes.

Mais qu'eussions-nous donc fait de la Semoys, la sauvage, capricieuse et enlaçante rivière qui décrit ses courbes dans le fond du Luxembourg? N'est-ce pas, là encore, une partie bien connue de nos Ardennes belges et pouvions-nous l'oublier?

C'est un peu loin, peut être, de Spa, et c'est toute une province à traverser; mais il y a des étapes intéressantes et l'on passe au cœur d'une contrée qui compte parmi les moins habitées et habitables de notre Belgique.

Il n'y a pas, croyons-nous, d'ascension en chemin de fer plus émouvante que celles des Hautes-Fagnes, par Spa, Hockai et Francorchamps. Dès que le train a quitté la coquette ville

d'eaux, on entend haleter les deux locomotives qui le remorquent et l'on sent cette trépidation particulière qui prouve que l'on monte. Ce n'est pas peu de chose qu'il s'agit de gravir, mais on a de la place et, par des courbes savantes, on y arrivera.

La vallée de Spa et de son ruisseau s'éloigne; petit à petit, on monte au flanc de la montagne. Bientôt le panorama s'étend sur tout le pays du côté de Verviers. Dans le fond, c'est de la culture et des bois; plus près c'est déjà une végétation plus rabougrie, et à Kokaifange, on est devant la plaine de Sart que traverse tristement, sans une ombre et sans maisons, la route de Stavelot à Verviers.

Mais le train monte toujours; il y a des tranchées creusées dans un schiste qui s'effrite. Ici on côtoie la vallée de la Hoëgne qui coule dans le creux. Sur les montagnes, en face, c'est l'Allemagne et la frontière. Plus haut, le sommet de la Baraque Michel.

Des sapinières couvrent les flancs de la vallée; des sapins plantés en ligne ininterrompue marquent la limite des deux pays.

* * *

Au dernier coude, on arrive à Hockai. C'est le point culminant du chemin de fer. On est à plus de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. La Baraque Michel, sur les hauteurs qui coupent l'horizon, est encore à un niveau plus élevé de 150 mètres.

Néanmoins, Hockai est au milieu de ce que l'on nomme les Hautes Fagnes, et ceux qui n'ont pas poussé jusqu'à la Baraque voient, ici, ce que c'est qu'un pays dénudé, rempli de tourbières ou de fondrières et s'étendant en un plateau plus ou moins bosselé à des lieues à la ronde.

C'est vraiment triste; l'impression que donne cette nature quasi-morte est tout juste le contre-pied de celle que procure une rêverie au sein des forêts, le long d'un ruisseau ou sur les bords de l'océan.

Cette couche de lichens et de bruyères rabougries, plaquée de taches rouges, interrompue par des fondrières de tourbe noirâtre, où croupit un restant de pluie, cette lande nue s'étendant en faibles replis sur d'immenses étendues, donnent le spleen et réveillent en nous des sentiments tellement sombres, que l'on a hâte et que l'on est heureux de fuir cette contrée de mort.

* * *

Au-delà de Hockai, on redescend et on rentre aux pays où la nature vit. Il y a plaisir à voir revenir les grands bois, et les flancs des montagnes qui se couvrent de végétation.

Il s'ouvre, dans les vallées, vers l'Allemagne, à gauche, des perspectives charmantes qui se fondent dans le lointain; sur les côtes, des routes grises serpentent, montent et descendent, comme des «rubans», dirait Toeppfer.

Ce chemin mène à Malmédy et nous sommes à Francorchamps.

Tout le long de la route, on a planté des sorbiers entre les sapins, et les grappes écarlates font comme un feu d'artifice sur le vert sombre des conifères.

Voici, bientôt, Stavelot offrant un joli groupement dans la vallée, avec sa vieille église, son vieux pont, ses toitures bleutées et ses tanneries. Cela a un je ne sais quoi, différent du reste de notre Wallonie, quelque chose d'une petite ville allemande. C'est presque le Grand-Duché.

Plus bas, nous revenons à Trois-Ponts sur l'Amblève; puis commence de nouveau la montée le long de la Salm.

On arrive sur la crête de partage où les eaux descendent, d'un côté, vers la Meuse, de l'autre, vers la Moselle: les deux bras de l'Ourthe à droite, la Sûre à gauche.

Il y a, sur la frontière de la province de Liège et du

Luxembourg, un nouveau sommet, perdu dans les Fagnes, nommé la Baraque Fraiture, aussi attristant que la Baraque Michel.

Puis viennent Houffalize, une émule de Laroche, moins souriante peut-être, Bastogne, célèbre dans l'histoire pour ses jambons, St-Hubert, célèbre encore aujourd'hui pour la guérison de la rage, Neufchâteau, enfin, qui ne se distingue guère que par son origine antique, malgré son nom.

Tout cela est plus ou moins éloigné du chemin de fer et de la ligne la plus courte qui va de Spa à la Semoys; mais on arrive, enfin, à Libramont, à la ligne du grand Luxembourg; on change de train et, toujours à travers un pays de grands horizons nus ou couverts de forêts, inhabité à plusieurs lieues, on descend à Bertrix, où l'on est presque au bout de cette traversée fatigante et pénible.

* * *

La plus belle partie de la vallée de la Semoys n'a pas les abords très faciles, en effet. Au fond, c'est peut-être ce qui en fait le charme tout particulier. Le chemin de fer n'a pas encore osé aborder ce long boyau, tortillé comme pas un.

Il n'y a pas grand intérêt, d'ailleurs et, avec la création du chemin de fer vicinal, qui suffira à tout le trafic, il y a des chances pour que cette vallée reste longtemps encore ce qu'elle est aujourd'hui.

A Bertrix donc, c'est fini, plus de véhicules, sinon des chars-à-bancs qui font très peu de voyages par jour et qui ne doivent jamais tenter les vrais touristes.

Il faut s'armer de volonté et se décider, pour quelques jours, à ne compter que sur ses jambes.

Et il y en a des montées et des descentes, nous vous en prévenons!



Le moulin d'Herbeumont.

HERBEUMONT

Tout d'abord, nous irons à Herbeumont. C'est le centre de la Semoys pittoresque, et la route, depuis Bertrix est toute tracée, la route dite des ardoisières.

On traverse, pendant un certain temps, un pays pauvre qui ressemble beaucoup aux Fagnes, mais conquis par l'essartage; puis on descend lentement dans une dépression du sol, où commence un ruisseau entre deux côtes boisées, très escarpées. Ce

ruisseau serpentant dans cette solitude et faisant des circuits autour de prairies minuscules est un compagnon très vivant et très amusant du voyageur qui parcourt cette route.

A un détour brusque du chemin vient se raccorder une autre vallée, d'un autre ruisseau; tous deux réunis vont droit à la Semoys.

Ici recommence l'agitation industrielle, malheureusement; le vallon est encombré d'ardoisières.

Vous avez déjà vu, ailleurs, les montagnes artificielles faites de débris de grès, de calcaire et de houille; vous avez, maintenant, le spécimen de la désinvolture avec laquelle nous traitons le schiste dont on fait des ardoises. Les débris de cette pierre forment des monceaux énormes qui obstruent le ruisseau, et reluisent de tons violet sombre, avec des reflets métalliques.

Les ateliers succèdent aux ateliers. Ici l'on entend continuellement le marteau des hommes qui détachent les lames; ailleurs, c'est le frottement sur la meule des grandes plaques que l'on plane.

Le ruisseau, jonché de débris, est capté, emprisonné et sert de force motrice.

Plus loin, enfin, la route fait un grand coude, par une tranchée taillée dans le schiste et l'on découvre tout à coup la vallée de la Semoys.

* * *

La Semoys! quel touriste n'a dit ce nom comme étant le but suprême et le nec plus ultra d'une villégiature en Ardennes.

Nous y voici. Il n'y a, jusqu'au grand tournant de la route, en vue d'Herbeumont, rien de particulier. L'absence du chemin de fer le long de la vallée fait que le pays a conservé l'aspect rustique, que la voie ferrée, partout où elle passe, en amenant des stations, des haltes et des auberges, détruit ou modifie.

Dès le tournant, à l'endroit où la grand-route a empiété sur la rivière et passe comme une digue entre une partie de l'ancien lit abandonné et le courant rapide, on est devant Herbeumont, couronnant un mamelon.



Moulin de Navez.

Paysage romantique, avec le village se dessinant au sommet, l'église pointant sa flèche, puis, un peu à droite, un cône très sombre, où l'on voit, quand les arbres sont dépouillés, la ruine de l'ancien château fort. Le tout entouré de montagnes boisées, avec la rivière au premier plan, baignant des prairies et miroitant au soleil. L'eau est d'une limpidité parfaite et montre toutes les herbes et toutes les pierres de son lit.

Presque pas de profondeur. Voici des hommes qui pêchent dans le courant un panier à la main; ils remontent la rivière et n'ont l'eau que jusqu'aux cuisses dans les plus grands fonds. Ces pêcheurs cherchent des truites.

* * *

Herbeumont est un centre d'attractions pour les touristes, parce qu'on y est très bien hébergé et que rien ne vaut un bon

repas et un bon repos, après une promenade incidentée par les montées et par les descentes.

Village très typique et d'un ensemble très différent de celui des villages de l'Ourthe, de l'Amblève et d'ailleurs.

Plus pauvre, plus isolé, et conservant un aspect ayant peu varié depuis des siècles. Vivant exclusivement du produit des bois environnants, des prairies et de quelques arpents de champs. Les bras les plus vigoureux s'emploient aux ardoisières voisines; les autres, c'est-à-dire beaucoup d'enfants de ce pays émigrent, chaque année, vers les lointaines contrées d'Outre-Océan, où l'espoir de mieux trouver à vivre les appelle.

Il y a, à Herbeumont, des gens qui ont été au Canada: les uns y ont formé un petit pécule qui les a aidés à s'installer convenablement; les autres en sont revenus plus misérables qu'auparavant.

Mais nous ignorons, nous touristes, qui venons passer nos vacances dans ce lieu si plein de pittoresque, les tristes drames de famille qui se passent ou se sont passés derrière les murs de ces chaumières!

Nous y venons pour y mener une vie de pure tranquillité, et nous retremper au spectacle de la nature...

* * *

Il fait si bon, le soir, à cette heure divine où tombe le crépuscule, aux derniers rayons du soleil, de se laisser aller au doux plaisir de la rêverie.

On oublie le monde si agité des villes et l'on se plonge avec volupté dans la contemplation de cette vie rustique si paisible, si poétique. C'est un pur délice!

S'asseoir sur un banc, une borne, ou un arbre abattu, ne songer à rien, et laisser passer la vie qui défile devant soi, dans un décor adorablement pastoral.

Chemins montant ou descendant vers le carrefour du village, maisons bordant ces chemins dans un alignement très fantaisiste, faisant des silhouettes brisées sur le fond du ciel, déjà sombre au levant et brillant, au contraire, d'un éclat doré au couchant, du côté où le soleil darde horizontalement...

Entre la chaussée et les maisons basses, dont les cheminées se couronnent d'un léger panache de fumée ondoyante — la ménagère préparant le souper — sur les accotements de la voie où tout le monde passe, un mouvement endiablé de moucheron en essaims, autour des monceaux de bois en bûches et des tas de genêts.

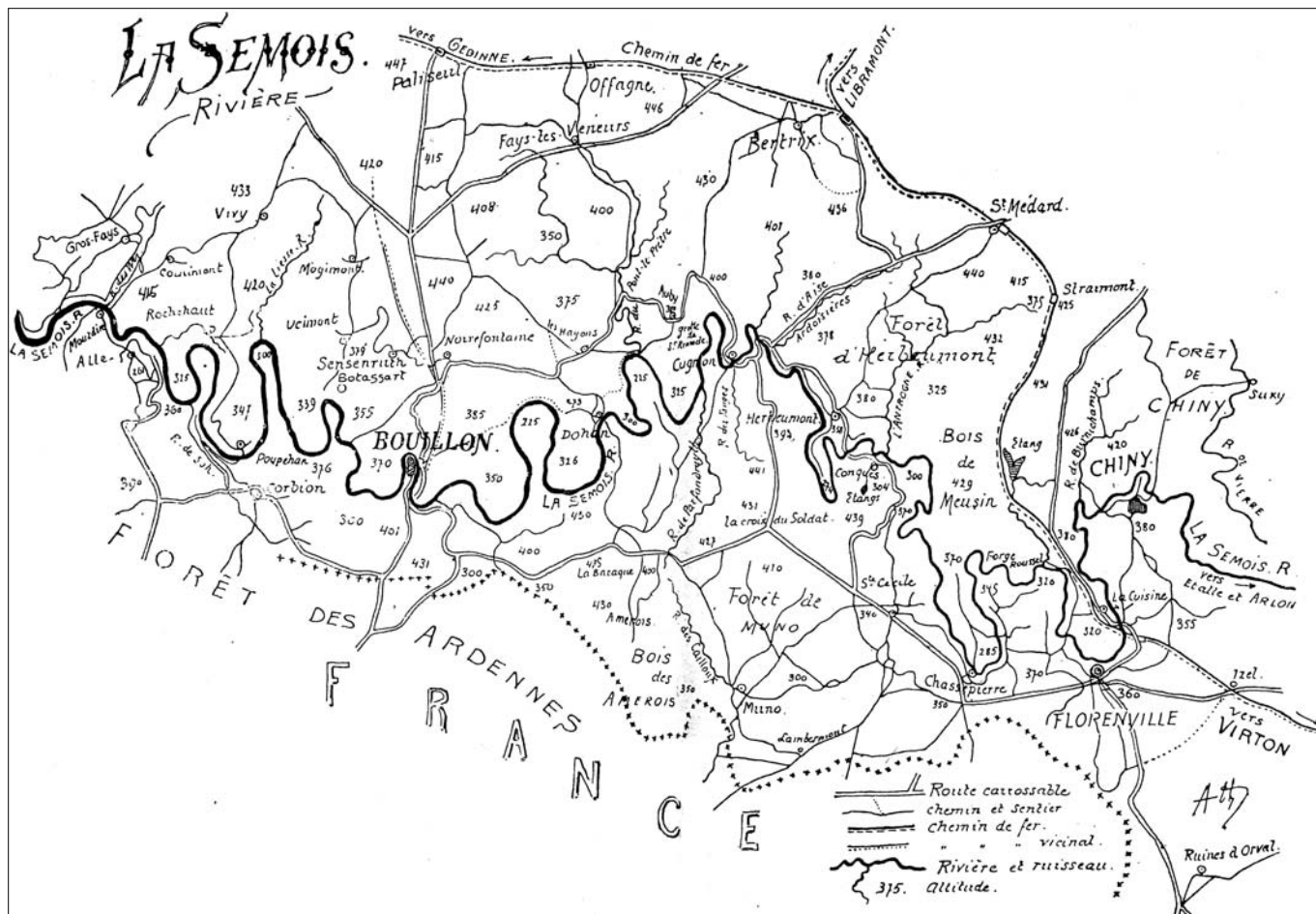
C'est, dans l'or des derniers rayons, une vie et un bourdonnement de ruche en travail, comme une danse de pépites qui montent, descendent, se croisent et font des tourbillons. Les poules repues se dirigent, une à une, vers l'orifice du poulailler, et s'attardent à se lisser les plumes. Un chat pelotonné ronronne, clignant de l'œil, sur la marche de la porte.

Au seuil d'une maison voisine, deux bûcherons débitent du bois pris au tas qui se trouve devant eux: leur cognée retentit ou leur scie grince. Ils font des figures, d'une ampleur magistrale, sur le fond du ciel.

Voici la rentrée de tout ce qui était aux champs. Un défilé ininterrompu débouche de toutes les rues et se disperse dans le village.

Le tintement d'une clochette aigre annonce l'arrivée du troupeau qui revient des prairies. Une vache sert de guide. Au cou, le large collier de cuir auquel pend l'étrange cloche aplatie qui résonne, depuis quelques instants, par saccades. Elle mène la bande, connaissant le chemin; traverse le carrefour, en beuglant, le cou étendu. Les autres bêtes la suivent, docilement, les unes près d'elle, les autres s'attardant. Dans le troupeau sont mêlées des chèvres, au pis gonflé. Les cabris se cognent en bondissant. Parfois, des enfants et un chien suivent le troupeau, plus souvent il va seul.

Sur la grand-route au loin, l'on voit s'avancer, lentement, un



attelage large et haut. Des bœufs accouplés sous le joug le traînent pas à pas pesamment, l'écume suintant de leur bouche en longs filets. La charette est un prodige d'équilibre, un monument de foin: le regain enfin recueilli. Le paysan, le râteau sur l'épaule, marche à côté des bœufs, les excitant du geste et de la voix, et toute sa famille, femme, grands garçons, filles et petit dernier se groupent autour du char, tous rentrant ensemble, après avoir participé au chargement.

On arrive à la grange, bien haute, bien plus haute que la chaussée. C'est un tour de force si l'on fait entrer la charrette sous la porte, cependant largement ouverte. Les bœufs donnent un dernier cou de collier, tout le monde s'est mis aux roues: et hisse!

Cela y est, mais le travail n'est pas fini. On peinera jusqu'à la nuit noire au déchargement. En attendant, le garçon rentre les bœufs à l'étable en les débarrassant du joug.

Voici une vieille, bien vieille femme, petite, et laide, et pauvre, qui tient une gaule pour conduire deux porcs. Ils reniflent dans l'herbe rase qui pousse au milieu du carrefour, autour de la rigole où un mince filet d'eau croupissante reluit. Un grognement sourd s'échappe, de temps à autre, de ces masses de graisse en mouvement, qui vont le nez à terre cherchant les ordures.

Puis une charrette attelée d'une maigre haridelle. Dessus une douzaine de paniers, grands et petits; à côté du cheval un homme fumant sa pipe et tout poudreux. C'est le marchand-fruitier du pays. «Il n'y a pas de bons fruits par ici, monsieur, ils ne mûrissent pas.» Cet homme vient de Sedan, où il a été au marché. Et pendant qu'il compte les reines-claude pour ses clients, sa bête qui a, toute la journée, souffert le martyre des mouches qui la harcèlent, s'impatiente et secoue le véhicule.

Le soir descend de plus en plus vite, les fonds du paysage se sont noyés dans le brouillard, les silhouettes des maisons, seules, font encore une ligne étrangement nette sur le gris de fer du

ciel...

Tout se calme.

Des hommes reviennent encore des champs ou de la forêt lointaine, puis des bûcherons qui ont préparé l'affouage; et tout justement, avec eux, descend de la montagne une femme portant sur le dos une pleine bottée de bûches, la part d'un pauvre ménage probablement.

Dans ce recueillement de toutes choses, l'on entend encore venir une clochette qui tinte: c'est une vache esseulée, égarée sans doute, qui a cherché longtemps son village et son étable.

Tout rentre, enfin, dans le silence absolu.

Au ciel, les étoiles s'allument, une à une, et les constellations se dessinent sur le dôme étendu...

Le bruit d'une forte cloche nous tire de notre rêverie.

Eh oui! c'est l'heure du souper. Il faut rentrer à l'hôtellerie où les touristes, revenus de leurs promenades, se retrouvent aux heures fixes des repas.

Après avoir soupé, on fait la digestion un peu longue; puis les jeunes gens vont tapoter du piano dans le salon voisin et font quelques danses. Les autres voyageurs montent à leur chambre ou lisent les journaux qui donnent des nouvelles du pays, de ce pays des affaires qui a l'air d'être si loin.

Et bientôt tout le monde va se coucher!

La nuit et le silence règnent sur le village...

* * *

Mais dès que l'aurore vient rapporter la lumière, Herbeumont se ranime. Les gens du pays et les bêtes retournant à leurs occupations quotidiennes, les touristes s'équipant pour leurs promenades aux environs.

Montons par la rue qui mène aux ruines du château. Les grands tas de bûches, élevés devant les maisons, appellent notre attention sur les usages locaux des pays boisés où les com-

munes, propriétaires de forêts, partagent les produits de ces forêts entre les habitants, par feux. Chaque chef de famille a sa part dans la coupe de l'année et doit aller la chercher ou la faire chercher dans le bois. Cela se nomme l'affouage : il procure aux ardennais le combustible pour leurs foyers.

Les morceaux sont plus ou moins gros. Quand ils sont trop grands, on appelle les bûcherons qui se mettent devant les maisons, sur la rue, et réduisent à la scie ou à la hache les grosses bûches en fragments plus petits.

Sur le sommet du mamelon escarpé, les ruines du château fort se cachent dans une verdure impénétrable. On y découvre, avec peine, les anciens vestiges des murs, mais quand, assis sur les tas de pierre au point culminant, on a repris haleine, on découvre l'étendue de pays que les anciens seigneurs du château terrorisaient ou protégeaient tour à tour.

Au pied du roc boisé, la Semoys trace des enlacements capricieux et, tout au bas, près du gué, le moulin accolé au barrage fait son tic-tac monotone.

Plus loin, tout à l'entour, des croupes de montagnes, ou bien boisées ou bien dénudées par les coupes, jusqu'à l'horizon.

* * *

Mais descendons d'ici et suivons la rivière vers l'amont. Il y a de jolies excursions à faire. Un peu fatigantes peut-être, mais il n'y en a pas autrement le long de la Semoys.

Si l'on part de bon matin, on jouira du spectacle particulier qu'offre la vallée plongée dans le brouillard. C'est un rideau léger qui relie les montagnes de ça et de là, et coule au fil de l'eau jusqu'au moment où, le soleil dardant plus fort, il s'évanouit tout d'un coup, invisiblement,

Il laisse aux herbes des prairies et aux feuilles des arbres des gouttelettes qui se dissipent bientôt, également.

On peut aller ainsi jusqu'à l'Antrogne, l'aimable ruisseau qui se jette dans la Semoys à 3 kilomètres à l'amont. Il y a aussi, passé le pont, le prieuré de Conques; mais on a surtout, aux environs, de nombreuses promenades sous les bois, qui sont délicieuses.

L'Antrogne.



Les ruines de l'Abbaye de Conques.

DE HERBEUMONT A BOUILLON

Deux chemins carrossables vont d'Herbeumont à Bouillon : l'un à droite, l'autre à gauche de la Semoys. Mais ils font des détours tels, pour éviter les grands coudes de la rivière, que l'on se fatigue au cahotement des véhicules qui dure de longues heures. Il faut, quand on le peut, préférer le voyage à pied. Au moins ne perd-on pas la Semoys complètement de vue.

Mais tout le monde n'a plus les jarrets assez souples pour affronter les fatigues d'une journée de marche, ou à peu près, et alors, fouette cocher!

Au surplus, la route qui monte par Conques et Les Amerois (château du Comte de Flandre), traverse presque tout le temps les magnifiques forêts de Bouillon.

Elle longe au plus près, à de certains endroits, la frontière de Belgique et de France et l'on est exposé à y rencontrer, comme nous le fîmes, des troupes nomades des parias de l'Europe, rejetés de pays en pays. Nous voulons dire les Bohémiens.

Ce sont des misérables, cheminant sur les grand-routes, le long des frontières, passant leurs vies dans des carrioles détraquées, traînées par des haridelles nourries aux herbes des chemins. Bruns et sales, habillés de loques clinquantes avec une marmaille quasi nue, aux jambes et aux membres grêles, et assaillant le passant pour une aumône, comme s'ils allaient lui faire un mauvais parti, vivant souvent de larcins faits aux champs environnants, de braconnage, ou du bétail mort que les paysans leur abandonnent.

* * *

La traversée à pied d'Herbeumont à Bouillon est la promenade la plus accidentée qui soit : une succession de montées et de descentes qui vous fait rentrer les jambes dans le corps à la fin de la journée.

Mais on est bien payé par le pittoresque du paysage et par la beauté sauvage de cette vallée sinueuse qui, à certains endroits, offre des difficultés très grandes, même pour le passage des piétons.

D'Herbeumont jusqu'au premier pont de Cugnon, il y a la grand-route. Rien de particulier. Puis, comme le grand chemin fait des détours énormes pour graver la côte vers Auby, le piéton prend le sentier plus ardu, mais plus court et plus varié.

Il y a une montée en prairie, puis on arrive à un calvaire, d'où l'on domine le pays et d'où l'on voit se projeter toute la vallée d'Herbeumont.

Le sentier redescend de nouveau, puis remonte : on est à Auby. Prendre sur la place de ce village le chemin qui descend entre des haies et des prairies ; passage près d'une forge et d'une scierie alimentée par un ruisseau qui tombe, très animé, du haut de son barrage et retour à la Semoys.

La Semoys.



C'est une vallée typique ; l'eau s'étalant entre des prairies et enserrée par des montagnes. Parfois des pans de rochers nus contre lesquels l'eau bat. Pas une habitation, pas un village au loin sur les hauteurs, pas de chemin visible, à peine un sentier dans l'herbe foulée. Un pays que l'on dirait absolument vierge

et où l'on arrive presque comme un explorateur, découvrant de nouveaux mondes.

S'il n'y avait pas sur l'eau, dans le lointain, une barque plate de pêcheur qui s'avance, l'illusion serait complète.

Le sentier d'Auby à Dohan, la traverse comme on dit, prend la prairie le long de la Semoys, escalade des rochers où le passage a été pratiqué par la pioche, puis coupe de nouveau une large prairie et s'enfonce, pour monter dans un petit vallon latéral qui s'ouvre à droite. Une adorable dépression entre les hautes montagnes, verte et rose au milieu des bois foncés, et dans laquelle coule, sous l'herbe, un ruisseau qui mouille les chaussures.

Verte et rose, avons-nous dit, la prairie. En effet, c'est la saison où les pentes herbeuses de la Semoys se couvrent des fleurs de la colchique d'automne, très commune par ici. Simples et aimables fleurs naissant directement d'un bulbe caché sous l'herbe, et qui piquent ce vert humide d'un pointillé rose très réjouissant.

La traverse dépasse ensuite un chemin carrossable et, poussant sur la montagne de gauche, escalade le bois pour ainsi dire à pic.

Le cœur bat, nous vous l'assurons, quand on arrive au sommet, où fleurit la bruyère.

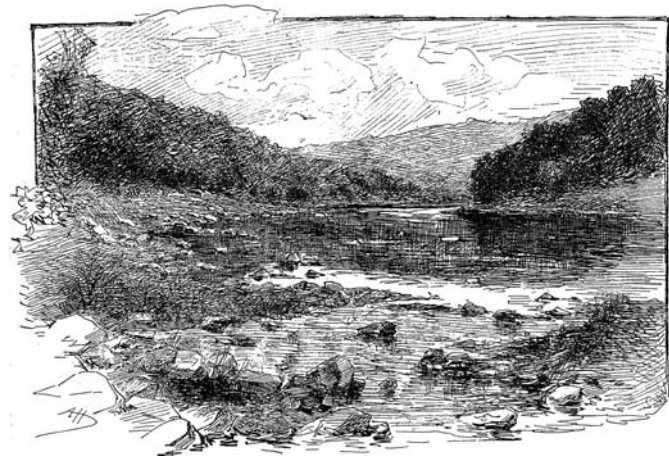
Mais on voit Dohan — c'est une consolation! —; dans la vallée, au bord de l'eau, s'entend, et vous pouvez redescendre de tout ce que vous êtes monté.

A Dohan, vous êtes aux deux tiers du chemin depuis Herbeumont vers Bouillon. Un repos est bien mérité, d'autant que c'est le dernier village sur la route et qu'il n'y a plus de halte à attendre sur le chemin, désormais sans grandes beautés, d'ailleurs.

C'est une des parties les plus primitives de la Semoys et, sur de longs kilomètres, la rivière coule absolument seule dans son sillon, entourée de prairies et de montagnes couvertes de forêts touffues.

Le chemin sous bois qui suit la courbe, un peu au-dessus de la rivière, laisse, de temps en temps, apercevoir à travers le feuillage, la vallée solitaire, mais il n'y a plus de point de vue général.

Encore moins quand on arrive au sommet du plateau.



La Semoys.

On a hâte de traverser cette plaine sans arbres, sillonnée de chemins creux où le soleil brûle de toute sa chaleur, et, lorsqu'on un certain coude, on commence à redescendre rapidement, on est tout ébaubi et tout ragaillardi quand on découvre Bouillon, formant piédestal à son château placé comme une faîtière sur le rocher.

BOUILLON

Absolument curieuse cette arête de roches vives que la rivière vient docilement entourer et autour de laquelle s'est formée une agglomération urbaine, en même temps qu'on la

couronnait d'une forteresse, construite en longueur et dont les fondations font corps avec le rocher.



Bouillon.

Il vaut la peine de contourner cette presqu'île et d'admirer ce décor sous tous ses aspects; mais on est, en somme, assez vite rassasié. Alors, faute d'aliment, l'imagination se reporte aux faits historiques auxquels cette ville, aujourd'hui si tranquille, a été mêlée et l'on va visiter le château, cet édifice dont la légende fait remonter l'origine aux temps les plus obscurs du moyen âge et dont tous les gouvernements se sont servi en le modifiant et en le complétant, selon leurs besoins.

Il n'y a que depuis peu que l'on a renoncé à caserner des êtres humains dans ces caves et ces chambres, creusées à même le roc et où l'humidité a fait des plantations de champignons et de lichens.

On passe rapidement dans le dédale de ces salles et de ces couloirs qui montent jusqu'au dernier sommet du roc. Mais l'intérêt devient poignant quand on descend dans la partie la plus ancienne du château, celle où la justice seigneuriale d'antan exerçait ses droits.

Une horreur et une commisération insurmontable vous saisissent à l'aspect de ces cachots et de ces oubliettes, de ces salles de torture où des malheureux, coupables ou non, ont souffert mille tourments avant de perdre la vie.

L'instinct ne nous dit-il pas qu'il ne peut pas y avoir de situation plus épouvantable que celle d'un être humain, conscient, enfermé dans une cavité où rien du dehors ne pénètre, et condamné à s'y sentir mourir?



Au-delà de Bouillon, dans notre pays, la Semoys fait encore maints circuits et s'est creusé encore plusieurs vallées pittoresques. Mais ces paysages se ressemblent beaucoup. Le plus intéressant et le plus près de Bouillon est sur le territoire de Botassart. Les touristes plus épris de l'isolement iront jusqu'à Alle.

Mais nous, nous devons finir et mettre un terme à cette promenade à vol d'oiseau dans nos Ardennes belges et, de Bouillon, nous cherchons le chemin qui mène au cœur du pays.

Il y a la grande chaussée de Paliseul, au bout de laquelle on trouve le chemin de fer. Pour parcourir cette chaussée inter-

minable il n'y avait que le char-à-bancs lancé au trot de ses chevaux. Il y aura, bientôt, le chemin de fer vicinal.

Cette route de Paliseul est à remarquer. Pour sortir de l'entonnoir où se trouve Bouillon, elle doit gravir une côte dont la pente est excessive.

Puis, quand elle est au sommet, elle s'allonge en une immense ligne brisée en deux tronçons. Les arbres font à perte de vue un ourlet au ruban blanc qui descend d'abord et qui remonte ensuite jusqu'au plateau suivant.

Vous rencontrerez, peut-être, sur cette route, d'une longueur et d'une rectitude ennuyeuse, un véhicule propre au pays wallon, lancé avec une vitesse vertigineuse. C'est une carriole très basse, qui rase pour ainsi dire la terre, et tirée par un chien, d'une agilité merveilleuse; l'homme est accroupi dans la carriole.

A ce pays, où les distances entre les lieux habités sont si grandes, il fallait un moyen spécial de locomotion. Ce sont de

malheureux chiens qui le fournissent: ils se sont curieusement adaptés au genre de services qu'on demande d'eux et ils vont comme le vent en traînant leur propriétaire.

A Paliseul, la voiture nous débarque à l'heure même où se présente le train vers Bertrix, et de là nous rejoignons la ligne du Luxembourg qui nous ramènera chez nous.

* * *

Quand, reposés de nos courses à travers les villégiatures charmantes et si variées de nos Ardennes belges, nous nous remémorons les délices de chacune d'elles, l'heureux ensemble d'attractions naturelles dont jouit cette portion de notre patrie, nous nous prenons à dire que nous devrions être bien contents d'être si riches...

Et qu'il n'est pas besoin d'aller chercher au loin, bien loin d'ici, les harmonieux spectacles d'un pays de montagnes, si bien agrémentés par une hospitalité toute cordiale et «dans les prix doux».

TABLE DES MATIÈRES

LA LESSE	<i>Pages</i>	L'OURTHE	
Rochefort	01	Durbuy	19
La Grotte de Han	01	Melreux	20
Marche	04	La Roche	20
Eprave et la Lesse	04	L'AMBLÈVE	
Les cavernes de Furfooz	05	Aywaille, Remouchamps, La Chaudière	22
Châleux	06	Les fonds de Quarreux	23
Walzin-Anseremme	06	Stoumont	23
LA MEUSE		Le chemin de fer de l'Amblève	24
Dinant	07	La cascade de Coö	25
Bouvigne	08	LA VESDRE	
Houx-Poilvache	09	Chaudfontaine	25
Montaigle	09	Verviers	26
Yvoir, le Bocq et Ciney	09	Dolhain-Limbourg	26
Rouillon, Dave	10	LA GILEPPE	
Namur	11	Le Barrage	27
Marche-les-Dames	12	La Baraque Michel	28
Andenne	13	Jalhay	28
Huy	13	Spa	28
LE HOYOUX		LA SEMOYS	
Modave	15	A travers le Luxembourg	30
Notre-Dame-de-la-Sarte	15	Herbeumont	31
LA MÉHAIGNE		Bouillon	35
Le pays industriel	16		
Flémalle-Seraing	16		
Liège	16		

